

LA REVUE DOMINICAINE



- R. P. M.-Ceslas FOREST, O.P., Les paradis artificiels.
 R. P. Ignace DRAIME, O.P., L'indifférence des croyants.—V.
 Abbé Joseph-M. MELANÇON, Mère Marie-Rose.—III.
 R. P. Louis LACHANCE, O.P., "Ton œil est la lampe de ton corps."
 R. P. Aug. LEDUC, O.P., Bulletin de Droit canonique.

LE SENS DES FAITS.—Au Congrès orientaliste d'Oxford, par le R. P. VOYER.
 — La Société d'Etudes religieuses d'Ottawa, par E. BILODEAU. — Maison
 dominicaine de retraites fermées. — Nouvelles diverses, par Fra DOMENICO.

ESPRIT DES LIVRES.—R. P. Archambault: *Le devoir professionnel* (M.-A. L.)
 Jasmin: *En regardant passer la vie* (M.-A. L.) Les Sœurs Grises:
Manuel de Diététique (M.-A. L.) Tallet: *Au seuil de la maison* (G. L.)
 Accusé de réception.

ADMINISTRATION

SAINT-HYACINTHE

REDACTION

MONTREAL (N.-D. de Grâce)

LA REVUE DOMINICAINE

Publiée mensuellement

Directeur : R. P. M.-A. LAMARCHE, O.P.

ABONNEMENTS (payables d'avance)

Au Canada: \$2.00 — A l'étranger: \$2.25

Avec le "Rosaire pour tous", 25 sous en plus par an.

La Revue Dominicaine publie des articles de vulgarisation touchant les Ecritures, la théologie, l'apologétique ou le droit canon, et même des études de philosophie, de littérature, de sociologie ou d'histoire, pourvu que la religion ou la morale y soit concernée.

La Revue Dominicaine n'a pas de spécialité proprement dite dans le domaine religieux, mais elle accorde une attention particulière aux questions d'apologétique et aux problèmes de société, envisagés surtout au point de vue canadien.

La Revue Dominicaine publie des recensions et diverses chroniques, en s'attachant moins au récit des faits et à l'analyse des ouvrages qu'à leur signification d'ensemble.

La Revue Dominicaine ne sera pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

Prière d'adresser les communications littéraires: manuscrits, volumes, etc., au R. P. Antonio Lamarche, 153, Avenue Notre-Dame de Grâce, Montréal; et les communications administratives: abonnements, annonces, etc., au R. P. Jean Bacon, Saint-Hyacinthe.

Nous publierons prochainement:

Un sermon de M. l'abbé O. Maurault, P.S.S.

"Le protestantisme de l'Asie", par le T. R. P. Proulx, O.P.

"La raison d'être des classes sociales",

par le T. R. P. Rutten, O.P.

LES PARADIS ARTIFICIELS

Dans un café de nuit vers onze heures du soir. Des couples plus ou moins bruyants ont envahi les salles et les cabinets particuliers. Les abat-jour multicolores ne laissent filtrer qu'une lumière discrète... Il y a là des jeunes filles venant de tous les mondes: du monde où l'on s'amuse, du monde où l'on travaille et même... du meilleur monde. A demi vêtues, les lèvres et les joues peintes, elles causent et rient, devant des verres vides, pendant que la fumée de leurs cigarettes les enveloppe comme un nuage... Sous le tableau on lit: une jeune fille moderne. Il n'y a pas longtemps encore, on eut été tenté d'écrire tout simplement: une fille !

Le tabac... l'alcool... autant de paradis artificiels, qui étaient restés jusqu'ici fermés à la femme, et que la vie moderne a fini par lui ouvrir. Elle a commencé par griller une cigarette au restaurant; aujourd'hui, elle fume au foyer, en auto; demain, elle fumera sur la rue. Après le tabac, l'alcool. Les jeunes filles boivent, leurs mères également. Elles boivent entre elles, et elles boivent avec les hommes. Elles boivent par snobisme, mais elles boivent aussi par goût. Le mal a pris de telles proportions qu'un congrès de médecins, tenu récemment au pays, a cru devoir jeter le cri d'alarme.

Jadis, chaque sexe avait ses manies et ses vices: la femme sa boîte de poudre, l'homme sa boîte de cigarettes; la femme, la coquetterie, l'homme, l'ivrognerie. La femme, tout en gardant les siens, y a ajouté ceux de l'homme. Elle cumule !... Seulement, tout ça se paiera. Jeunesse, fraîcheur, santé, autant de choses qui se flé-

triront bien vite sous l'action de ces excitants; autant de choses que la jeune fille laissera dans la cendre de ses cigarettes et au fond du verre vide.

Si encore elle n'y laissait que cela !... Il y a une première chose que la jeune fille est en train de saboter, et c'est le respect que l'homme avait pour elle. L'homme la respectait, parce qu'elle était quelque chose d'innocent et de pur, de caché et de mystérieux. Les traditions familiales, aussi bien que les coutumes mondaines, avaient dressé autour d'elle une foule de barrières qu'elle prend plaisir à démolir. On la rencontre seule avec les hommes, en auto et au cinéma, dans les clubs et les cafés de nuit; elle soutient sans rougir n'importe quelle conversation; elle fume, elle boit et elle se tient mal. Elle peut être la camarade idéale des années de plaisir du jeune homme, mais le jour où il se décidera à fonder un foyer, ce n'est pas à elle qu'il en confiera la garde et le bonheur.

Et il aura raison !... Il n'y a pas un homme qui croira à la vertu de jeunes filles qu'il trouve deux ou trois fois par semaine buvant et fumant avec des amis. La jeune fille que l'imprudenc e criminelle des parents abandonne à elle-même a besoin, à chaque instant, de toute sa tête pour échapper aux multiples dangers semés sous ses pas. Que penser de celle qui boit ? Un habitué des cafés de nuit disait, avec un peu d'exagération sans doute, mais avec une apparence de vérité, qu'après le deuxième verre de scotch il n'y avait pas grande différence entre une jeune fille qui est honnête et celle qui ne l'est pas.

La femme est la gardienne de la morale. La morale vaut dans une ville, dans un pays, ce que valent les femmes. C'est leur honneur, et c'est leur responsabilité. Fumer, boire, une fois en passant, par snobisme, par

gaminerie, ou par curiosité, n'est pas grave. Ce qui est grave, c'est d'en prendre l'habitude et d'en acquérir le besoin. Ce qui est grave, c'est le goût des excitations malsaines que cela éveille, et la sensualité que cela finit par développer. Ce qui est grave, c'est de voir des jeunes filles chrétiennes mener, extérieurement au moins, la vie de celles qu'on n'osait même pas nommer autrefois devant elles. Ce qui est grave enfin, c'est de voir se déflorer en elles tout ce qui était leur parure et faisait leur attrait. Si, malgré tout, elles vont jusqu'au mariage, quels rêves y apporteront-elles ? Quelles joies trouveront-elles dans les devoirs doux, mais austères, du foyer ? Elles se seront ouvert des paradis artificiels, mais elles se seront fermé le vrai et seul paradis de la femme.

M.-C. FOREST, O.P.

★

L'INDIFFERENCE DES CROYANTS

V—LA REPONSE A LA FOI

L'absolu qui se révèle nous place dans l'obligation morale de nous donner à lui sans réserve, sans calcul, et de devenir dans notre vie, tous les jours, ses témoins. Sous peine de glisser dans l'indifférence, il faut tout donner. Partout où est l'infini, disait Pascal — et n'est-ce pas l'infini que nous abordons quand l'absolu se montre à notre âme — partout où est l'infini, il n'y a pas à balancer, il faut tout donner.

Ce don entier, on le devine, réclame de notre volonté un véritable héroïsme, si grand même qu'elle n'y pourrait suffire si la grâce de Dieu ne l'y aidait. "Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimé", disait familièrement

le Christ à la Bienheureuse Angèle de Foligno. Je sais, moi ton Dieu, ce qu'il m'en a coûté de douleur et de sang pour acheter ton âme. Toi aussi, tu sauras, si tu veux répondre à mon amour, que cette réponse n'est pas un amusement, ni un jeu; tu ne me rejoindras que sur la croix, ce sommet de l'héroïque fidélité à l'absolu que nous devons servir.

Cette grâce de Dieu ne nous manquera pas, si nous ne lui manquons point. Jamais elle ne fait défaut à ceux qui veulent suivre le Christ. Dieu sera là, auprès de nous, comme il fut auprès du Christ, nous permettant de lui dire toujours, même aux heures les plus lourdes, ce que le Christ lui disait dans son agonie: Père ne m'abandonnez pas; que je fasse votre volonté, que je sacrifie la mienne !

L'héroïsme qui nous est demandé c'est la toute-puissance divine greffée sur notre bonne volonté courageuse qui accepte de se laisser tailler par Dieu, de se sacrifier elle-même pour mieux se retrouver dans l'absolu qui lui sera donné.

C'est à décrire cette disposition de la volonté, cet état d'âme, attendus par Dieu que nous voudrions consacrer l'article de ce mois. Ce sera la réponse aux exigences manifestées de la foi.

Il s'agit de la volonté. C'est en elle que se dénoue le problème de la foi. La raison qui n'est pas entraînée nécessairement à se donner au vrai, aussi longtemps que l'évidence ne l'a pas éclairé de l'intérieur, ne se cramponne aux mystères de la foi, que si la volonté, travaillée elle-même par la grâce, lui ordonne d'accepter. Elle doit lui en intimer l'ordre. C'est à ce point qu'on a pu dire: On croit parce que l'on veut croire, parce que la volonté nous y pousse ou nous y contraint. Et de fait

cela est clair, mais beaucoup moins simple que la formule pourrait nous le laisser croire.

Le rôle de l'intelligence dans la foi est tôt réalisé et si la raison n'était point retardée dans sa recherche par des sens paresseux et par une volonté complice de cette paresse, elle aurait tôt fait de contrôler le témoignage et cette œuvre n'exigerait point tant de labeur. Mais, nous l'avons fait pressentir déjà, cette œuvre de la raison n'est que l'acheminement vers la foi, acheminement qui ne rendra point cette dernière nécessaire, qui laissera entière notre liberté. Les raisons de croire n'engendrent point la foi comme les prémisses d'un argument engendrent une conclusion et l'imposent.

Ici, la vérité n'est pas évidente, elle n'appelle pas comme une nécessité que l'esprit se livre, qu'il s'ouvre, qu'il se laisse envahir. Devant cette vérité, qui nous demeure obscure, mais dont on soupçonne qu'elle nous liera si l'esprit se referme sur elle, le rôle de la volonté se dessine. Il lui faut soumettre cette raison devant la vérité, engager tout l'être à se souder à l'absolu en même temps que la raison y adhère, ébranler toute la vie afin qu'il n'y ait pas que l'esprit qui s'ouvre à la vérité mais que le cœur, les sens même et nos œuvres derrière eux deviennent serviteurs de la vérité.

Rôle combien difficile, on l'entrevoit. Accepter la vérité de cette manière, c'est accepter un maître à qui l'on promet obéissance, un maître qui ne sommeillera jamais, qui deviendra notre soutien si nous le voulons, mais notre juge si nous refusons de servir.

Il y a sans doute dans la volonté une tendance au bien que lui découvre l'intelligence. Dans ses démarches elle s'en remet à l'esprit comme nos pas s'en remettent à nos yeux. Quand la raison lui découvre le bien absolu,

le bien universel, elle s'y attache indéfectiblement, car c'est là son objet. Elle recherche l'absolu du bien, hors du temps et de l'espace, dépouillé de toutes les contingences; elle n'accoste les êtres, elle ne s'y arrête momentanément que parce qu'elle trouve en eux un reflet, un rappel, une promesse du bien complet qu'elle souhaite.

Mais dans la révélation qui lui est faite notre raison ne découvre pas avec évidence ce bien universel à présenter à la volonté. Tout alors serait facile. La volonté d'instinct se donnerait à lui. Mais notre foi ne serait plus libre. Ce bien souverain, l'intelligence le pressent, elle comprend que les biens auxquels la volonté s'attarde ne sont que particuliers, qu'ils ne réalisent pas la suprême bonté que notre cœur recherche. La volonté reste libre, elle peut se refuser aux invitations de l'esprit. En droit elle devrait obéir à l'esprit, utiliser sagement ses conseils, et se donner selon ses lumières; mais en fait elle se dérobe souvent.

La volonté est en désordre, il n'y a point que l'esprit qui se fasse entendre d'elle; les sens aussi l'invitent dans des directions si diverses et vers des joies si prometteuses d'abord. Le bien sensible nous émeut plus que le bien perçu par l'esprit seul, il nous est plus proche, nos sens y sont adaptés, il est immédiat et nous croyons si volontiers y trouver une heure de répit, un remède à tous les maux de cette vie! La lâcheté de la volonté s'accommode mieux des sens que de l'esprit, elle consent à se laisser piper.

C'est l'histoire des luttes de S. Augustin quand il a décidé, dans son esprit, d'aller vers Dieu. Il faudrait pour marcher vers Lui, se soustraire à l'emprise des sens rester sourd à leurs mensonges. Mais les sens sont tenaces. Les bagatelles s'attachaient, dit-il, au vêtement

de ma chair, elles susurraient à mes oreilles : Et nous, tu nous abandonnes ! Nous ne serons plus accueillies par toi, nous avons vécu avec toi tant d'heures et de si douces ! Rappelle tes souvenirs ! Et tout cela serait fini, à jamais fini ! Finie cette douceur d'aimer sans effort et d'être aimé sans lassitude, finie cette joie d'être bercé de beaux rêves. Nous te faisons la vie belle, sans nous tu la trouveras dure. Ne pars pas, reste, nous voici.

Ce n'est plus S. Augustin, c'est le cœur de tout homme, c'est le nôtre.

Pour ne point faire tort à la sensibilité, à l'animal nous commettons cette malhonnêteté d'agir contre l'intelligence qui perce la vanité de toutes ces bagatelles et qui nous montre nos biens présents défectibles. La volonté dominée par les sens, domine à son tour l'intelligence et recule devant la tâche.

Ah ! que nous sert alors d'être de beaux esprits, d'en savoir long sur nous-mêmes et sur les mystères de la vie, si nous ne faisons point la vérité que nous connaissons. Avec tout notre esprit, sans courage, nous sommes les plus pauvres et les plus misérables des hommes. S. Augustin en rougissait. Les humbles qui ont peu de lumière, mais un grand cœur, ravissent le ciel, tandis que nous, les esprits brillants et les amateurs d'éloquence nous nous roulons misérablement dans la chair et dans le sang !

Il faudrait le courage de suivre, et pour suivre, il faudrait d'abord celui de se dégager, de se libérer, de rompre avec toute vanité et de choisir. Mais quel effort cela exige !

Le jeune homme de l'Évangile s'en est rendu compte. Il a le goût du bien, il pratique les préceptes de la loi, il est honnête. Mais l'honnêteté n'est jamais acquise de

tout repos, c'est une conquête qui devient toujours plus exigeante et plus laborieuse. Le jeune homme est talonné par son honnêteté même, il en demande plus et il le dit au Maître.

Le Christ alors de lui montrer ce surplus d'héroïsme que le jeune homme souhaite. Dépouille-toi de tous tes biens qui sont considérables et auxquels tu tiens tant, en toute probité d'ailleurs, et puis viens et suis-moi. Mais il a trop de biens pour se donner au bien jusque-là. Il soupire et il s'en va.

Est-il assez exigeant l'absolu du bien !

Nous aussi, il nous impressionne, nous faisons quelques pas vers lui, nous le courtisons, nous accomplissons certains gestes; mais quand nous apprenons que cela ne peut suffire, qu'il demande tout, et la vie et la mort, nous soupirons et nous allons vers d'autres routes. Au carrefour suivant ce sera le même arrêt. Les mêmes tergiversations, et, parce qu'on manque de décision courageuse, le même soupir ajournera le dénouement. Le vrai désir nous fait défaut, nous sommes des âmes de velléités, nous n'avons pas l'héroïque vouloir. Il nous faudrait être des violents tels que les voulait le Christ. Le Royaume des Cieux, disait-Il, souffre violence, il n'y a que les violents qui puissent le conquérir. Ceux qui s'abandonnent à la mollesse, qui calculent l'effort, qui mesurent la peine, qui reculent devant l'héroïsme exigé, n'en goûteront jamais la récompense.

Et le Christ proposait encore sa pensée dans les paraboles. "Le Royaume des Cieux, disait-Il, est semblable à un trésor enfoui dans un champ. Un homme le trouve et, plein de joie, il le cache à nouveau, puis il vend tout ce qu'il possède pour acheter ce trésor.

Vous entendez: Il vend tout ce qu'il possède pour acheter ce trésor. La vérité est un trésor incomparable. La découverte est pour nous un sujet de joie immense puisqu'elle nous ouvre la porte du Royaume des Bienheureux. Mais il faudra l'acquérir quand elle s'offrira devant nous, il faudra l'utiliser. Elle ne demandera pas moins que le sacrifice de ce que nous appelons nos biens: notre amour-propre, notre sensibilité, nos vanités; notre nonchalance, notre repos paresseux. Tout ce qui flatte, tout ce qui nous illusionne ne pourra plus trouver refuge dans notre âme; tous les soucis feront place au souci de l'unique nécessaire. On n'aura plus qu'une pensée dans l'esprit, qu'un désir au cœur: la pensée de trouver la vérité, le désir de la servir. Renoncement, sacrifice, mort, ces mots se présenteront seuls pour nous indiquer notre devoir.

Tout cela sera passager, on le sait: on sait que le trésor tiendra lieu de tout, qu'il rendra au centuple ce qu'on abandonne pour lui; on a foi dans l'avenir qui compensera les efforts. Mais dans le présent on sacrifie, on immole, on renonce. "Le Royaume des Cieux, insiste le Christ, est semblable au négociant qui cherche des perles fines. S'il en trouve une de grand prix, il se hâte de vendre tout ce qu'il a pour l'acheter."

Ce dernier a la volonté de chercher. La perle précieuse, l'unique, la "perle vierge" il la veut et de quel vouloir! Il voyage, il est loin de chez lui, il ne se croise pas les bras à attendre, il sait qu'elle ne viendra point le surprendre dans ses plaisirs, mais qu'il faut en sortir pour la trouver. C'est une conquête. Et pour l'acquérir quand il la trouve, il n'est pas de bien qu'il ne sacrifie, ni de peine qu'il compte. Et pourquoi compterait-il, quand, il le sait, cette perle lui rendra sans compter.

Ainsi en est-il de tous ceux qui veulent la vérité de toute leur âme. Leur esprit la cherche, et quand ils l'ont trouvée ils lui sacrifient tout pour en faire leur bien. Ainsi en est-il de nous tous quand il s'agit de répondre au Dieu qui se révèle à nous, à l'absolu que sollicite notre volonté.

Ce n'est pas un héroïsme d'exception qui nous est demandé, mais une vie d'héroïsme continu et croissant. Nous ne sommes pas dans cette vie, nous ne pouvons plus être des touristes qui regardent tout et ne se donnent à rien. Nous choisissons, nous devons choisir, nous donner ensuite à ce que nous aurons choisi et nous refuser à tout le reste.

Le concret est multiple, varié, changeant; il n'exige pas qu'on se donne à lui; on se prête à toute cette variété, on cueille des sensations, on ne moissonne pas de vraie joie profonde. L'absolu au contraire est un et dès qu'il apparaît il demande tout. Il faudra donc pour le satisfaire renoncer à tout ce qui n'est pas lui et ne pas même s'arrêter à ce qui ne l'annonce pas; il faudra se reprendre toujours, puisque toujours le sensible nous reprend, tente de nous envahir et que l'absolu, lui, ne souffre pas de partage.

On a peine à s'imaginer une telle lutte dont nous sommes cependant le théâtre; les meilleurs d'entre nous, par habitude des demi-mesures, ne sentent plus les exigences de leur foi.

Entrons dans le concret et nous constaterons sans peine que chaque mot prononcé est l'écho d'une lutte sans merci.

Vous êtes croyants. Cela signifie que Dieu doit être dans toutes vos pensées, que les choses n'ont pour vous de valeur que si elles comptent à ses yeux. Vous pensez

ce qu'il pense, vous aimez ce qu'il aime, vous voulez ce qu'il veut, vous méprisez ce qu'il méprise. Déroulez alors les conséquences ! Vous aimerez d'être pauvres, et vous mépriserez l'argent; vous aimerez d'être purs, et vous mépriserez ce qui flatte vos sens; vous aimerez la vraie grandeur et vous mépriserez tout ce qui vous grandit fausement: l'orgueil, la gloriole; vous aimerez d'être humiliés puisque la vérité est là et vous mépriserez toute louange qui nous vient du mensonge; vous serez devant les hommes tels que vous êtes devant Dieu, et vous éviterez qu'on leur voile vos vices; vous chercherez ceux qui vous haïssent et vous éviterez ceux qui vous aiment... Et l'on pourrait allonger la liste de vos amours et de vos mépris. Etre croyant c'est avoir tous ces sentiments au cœur, les nourrir en soi chaque jour et en vivre à chaque heure. Si cela n'est point de l'héroïsme continu on n'y entend plus rien.

A ceux qui seraient tentés d'en douter encore, il ne resterait plus pour les convaincre qu'à leur demander de tenter l'essai et de réaliser, ne fût-ce qu'un jour, un tel programme. S'ils n'ont pas dans leur poitrine un cœur de héros, ils n'en vivront pas une heure.

Nous avons tort de croire que l'héroïsme n'existe que dans les circonstances tragiques, qu'il ne trouve à se déployer que devant des événements retentissants, qu'il lui faut pour vivre de sensationnelles occasions, une atmosphère d'exaltation et des rumeurs de bataille. Tout devoir, le plus simple, le plus terne, celui-là même qui tisse l'invisible mais solide trame de la vie, exige à chaque instant le don total de nous-mêmes. Dès là qu'on veut sortir de l'égoïsme pour être fidèle même dans les moindres choses, on sent bien que l'on se place sous l'emprise d'un absolu. Si on ne l'a point trouvé cet absolu,

on se l'impose. Pour être stable on se donne à une tâche dont on sera le serviteur. "Nous cherchons un maître, disait Psichari, car nous sommes de ceux qui brûlent de se soumettre". Si nous ne voulons pas être des inutiles, libres, nous choisirons de nous enchaîner; le bien que nous ferons, nous le ferons mieux si nous l'accomplissons par nécessité; l'absolu nous dominera, ses liens seront à peine visibles mais ils ne nous serreront pas de moins près. On rappelle d'ordinaire à ce sujet l'attitude du soldat. C'est un exemple. Mais qui ne sent qu'une telle attitude est toujours la nôtre devant notre vie ! Dès que le devoir le plus humble se montre à nous, il demande tout, et l'on devra estimer n'avoir rien donné tant qu'on n'aura pas tout donné.

En souhaitez-vous des exemples vivants ? Regardez autour de vous. Si vous rencontrez des hommes de caractère vous pouvez en conclure que ceux-là, à toute heure, sont des héros.

Si votre jeune homme de 20 ans conserve encore son cœur d'enfant, une âme blanche dans un corps pur, tous les jours de sa jeunesse furent des jours héroïques !

L'enthousiasme naturel qui est le nôtre à cet âge ne suffit pas à nous garder des tristes chutes. Il n'est que l'enivrement d'un esprit qui s'éveille, qui est sûr de lui, mais qui ne se connaît pas. La tentation vient qui prouvera que si l'esprit est prompt à s'enthousiasmer, la chair est faible dans la lutte. Et quand elle est là devant nous cette tentation, quand les troubles de l'adolescence nous bouleversent le cœur, quand les désirs rampent vers nous, éveillant dans nos moëlles des complices aussi jeunes mais aussi turbulents que nous le sommes, quand on n'a rien pour se cramponner : la mère est loin et l'on n'ose mêler son image aux pensées qui nous agitent; Dieu est

là, mais on l'entend à peine, quand on n'a pour se tenir droit que ce simple mot : je ne puis tomber, le devoir est de me garder, ne faut-il point de l'héroïsme pour rester droit et se réveiller pur ?

Et ce ne sera point la lutte d'un soir, mais le combat de tous les soirs ! La résistance nous donnera plus de force, l'habitude de lutter nous permettra de secouer plus énergiquement ce manteau de flamme qui brûle nos chairs, mais la tentation toujours reviendra. On a du cœur plein sa poitrine, des rêves plein l'esprit et de la fièvre plein tous ses sens ; toujours il faudra craindre les surprises. Seul, l'héroïsme de tous les soirs et de toutes les heures, pourra nous garder notre âme blanche. Ceux qui l'ont encore cette âme le savent bien, et ceux qui ne l'ont plus ne l'ignorent pas.

Un autre exemple : Pour vous, leur père, le devoir est plus visible sans doute. Son appel s'est incarné dans cet enfant ; vos raisons d'être fidèle à l'amour que vous avez juré de ne point partager palpitent dans cet enfant, votre fruit et votre maître !

Mais vos sens conservent le goût du changement, l'habitude les tue et ils veulent vivre. Ils demandent de nouvelles fièvres pour de nouveaux objets. Cet appel de l'enfant suffira-t-il à vous garder des chutes cachées ? L'enfant est loin, il ne saura rien de votre lâcheté, ni sa mère ; quand vous les retrouverez vous n'aurez plus le même cœur, mais vous saurez le voiler et le mensonge, peut-être, ne sera pas visible. Vous aurez pour eux le même visage, les mots sur vos lèvres ne diront plus, pour vous, ce qu'ils disaient, mais pour eux ils auront le même son qu'autrefois, et leur ignorance de votre infidélité croira reconnaître dans votre vie le même dévouement.

Ici encore ne point tomber, ne pas même accueillir en son cœur un seul instant la tentation d'être infidèle, le désir de s'évader de ses chaînes, n'est-ce pas de l'héroïsme ?

Et les exemples abondent. N'est-ce pas de l'héroïsme encore si on est homme d'affaires, d'être juste toujours, de n'obéir jamais à la cupidité, d'être loyal dans la concurrence, de ne pas accueillir les conseils de cette morale élastique qu'on dit être celle du commerce, de respecter les droits d'autrui, de ne pas exploiter ses nécessités ? C'est de l'héroïsme et ce qui le prouve à l'évidence, c'est qu'il est rare.

Et enfin, n'est-ce pas de l'héroïsme ambulante que vous croisez dans vos rues, quand vous rencontrez la cornette d'une religieuse ou le froc d'un moine ? Le monde, je le sais, se refuse à y croire. A l'entendre les murs d'un couvent n'abriteraient que des petites vies faciles, égoïstes, délivrées de tous les soucis de l'argent, ce maître dur quand on le sert. Dans ces vies pas d'angoisse pour le pain du lendemain, pas de préoccupation d'assurer un patrimoine : on n'a que soi et personne ne suivra. Oui, plus de soucis pour les multiples choses qui passionnent ce monde, mais quel souci pour l'unique absolu ! Vie délivrée des angoisses du pain, mais livrés à l'angoisse de Dieu et qui s'obstine à le voir partout et à toujours le servir. On oublie les siens pour ne songer qu'aux autres, on renonce à la joie de soutenir quelqu'un visiblement, pour donner à tous, de manière anonyme et que Dieu seul récompensera, ce qui fait vivre l'âme. On ne l'a pas choisi, c'est Dieu qui nous a choisis, et quand il est venu frapper à notre porte, nous avons nous aussi 20 ans, et des rêves, et du cœur ! Il a fallu lui répondre et tous les jours il faut maintenir sa réponse. Ces cœurs

ne songent pas à s'en faire une gloire, ni à se poser en héros, mais ceux qui en pénétreront le secret y trouveront l'héroïsme quotidien comme on le trouve dans toute vie fidèle au devoir.

Le devoir le plus simple a derrière lui tout l'absolu. Toujours il en est le porte-parole. Ceux qui veulent lui répondre ne peuvent calculer, ni balancer, ni composer. Il ne veut pas de mesure dans le don; toujours il exige l'héroïsme.

Le Christ nous l'a bien fait entendre. Ceux qui veulent répondre à l'absolu, ne peuvent obéir à d'autre maître qu'à lui. Lorsqu'il dit: "Suis-moi", Il n'entend point qu'on ajourne l'obéissance pour quelque motif que ce soit. Un jour, nous dit l'Evangile, Il rencontre un homme et Il l'invite: "Suis-moi. — Seigneur, permettez-moi auparavant d'aller ensevelir mon frère." — Mais Jésus lui dit: Laisse les morts ensevelir les morts; pour toi, va et prêche le Royaume de Dieu. — Ensevelir les morts est une œuvre de miséricorde et la première, l'Écriture l'a louée; mais quand Dieu parle il n'y a pas de mort qui tienne, ni de vivant. Seul l'absolu compte et c'est ce qu'il exige qu'il faut donner. "Un autre lui dit: "Je vous suivrai, Seigneur, mais permettez-moi d'aller auparavant faire mes adieux à ceux de ma maison". Jésus lui répondit: Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au Royaume de Dieu". Les excuses ne valent pas.

La leçon est claire, elle nous impose notre conclusion. Il s'agit pour nous de donner à Dieu la réponse qu'Il attend.

Oeuvre d'héroïsme ! Mais le courage s'affermit, il passe en habitude et comme elle, il devient aisé quand on s'obstine à être courageux. Le goût de servir se déve-

loppe, on y trouve même une joie. Sur cette voie de la fidélité on savoure tant de douceur, disait Ste Catherine de Sienne, qu'on choisirait la mort plutôt que de quitter son Dieu.

Nous verrons comment consentir à l'abandon de son amour-propre, et comment, sorti de la médiocrité, du sensible multiple, on échappe aux prises de l'indifférence, on est embarqué dans l'absolu, on est embarqué en Dieu, porté par Lui, entraîné dans sa vie et dans sa grâce. La vie d'absolu, la vie de foi ne cessera plus de nous mener d'ascension en ascension. Dieu, par sa grâce soutenant notre héroïsme, nous maintiendra sur les pas du Christ.

P. Ignace DRAIME, O.P.

Bruxelles.



MÈRE MARIE - ROSE

Fondatrice de la Communauté des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie

(suite)

III

A LONGUEUIL

Il n'est guère possible de dégager la physionomie de Mère Marie-Rose, durant ses six années de vie religieuse, sans raconter, au moins brièvement, l'histoire des commencements de sa communauté.

En arrivant à Longueuil, mesdemoiselles Durocher et Dufresne allèrent demeurer dans la maison où leur

compagne, mademoiselle Céré, faisait l'école. Le Père Allard leur fut donné comme aumônier. C'était un oblat de science et de vertu que Mgr Mazenod avait spécialement recommandé à Mgr Bourget. Ce fervent religieux devait être en même temps leur maître des novices et leur professeur de pédagogie.

Après une retraite de dix jours, clôturée par l'entrée en religion, elles se mirent immédiatement à observer le règlement provisoire que le Père leur avait tracé, de quatre heures et demie du matin à neuf heures du soir. La prière, l'étude et l'enseignement en formaient la majeure partie.

La maison était de petite dimension et pauvrement meublée; une simple école de village. Dix-sept pensionnaires occupaient déjà les pièces principales. L'espace qui restait à l'usage des maîtresses était en conséquence très restreint. Néanmoins, elles trouvèrent le moyen de réserver une chambre de douze pieds par dix, pour leurs prières communes. Elles y placèrent une table; sur la table, un crucifix et une statuette de la Vierge: ce fut leur premier oratoire. Deux mois plus tard, Mgr Bourget permettra à l'aumônier d'y célébrer la messe et l'oratoire prendra le nom de chapelle.

Quelques temps après son départ, mademoiselle Durocher avait été obligée de retourner à Belœil en vue de régler certaines affaires de famille. De nouveau, les paroissiens mirent tout en œuvre pour la retenir. Il y eut même une délégation des principaux citoyens qui lui offrirent, entre autres avantages, une habitation bien supérieure à celle de Longueuil, si elle consentait à ramener au milieu d'eux sa fondation. Ces démarches font voir jusqu'à quel point ils comprenaient, après coup, la perte qu'ils avaient faite.

Mais mademoiselle Durocher n'était pas femme à revenir si vite sur une décision. Elle s'était engagée vis-à-vis des Pères Oblats et des gens de Longueuil. Malgré l'attachement qu'elle portait aux amis de Belœil, rien ne put la fléchir.

Le 28 février de l'année suivante, l'évêque de Montréal se rendait dans leur humble demeure pour présider la cérémonie de la première prise d'habit. En présence du Père Honorat, supérieur des Oblats, de M. l'abbé Brassard, curé de Longueuil, du Père Allard et des élèves, il leur imposa des noms nouveaux : Marie-Rose... Marie-Agnès... Marie-Madeleine... Les trois postulantes se couvrirent du voile blanc : elles étaient devenues des novices.

Une autre postulante se trouvait là : mademoiselle Salomé Martin, qui était arrivée en novembre et à laquelle allait bientôt s'adjoindre mademoiselle Hedwige Davignon. Ces deux dernières, à leur tour, entraient en noviciat aux mois de mai et juin. La communauté, à la fin de la première année scolaire, se composait donc de cinq membres.

Déjà, les progrès considérables que ces cinq élèves-maîtresses avaient accomplis sous la direction du Père Allard, qui ne leur ménageait ni son temps ni son érudition, avaient eu un bon effet chez les enfants. Les parents constataient avec plaisir l'influence de la formation religieuse.

Pourtant, il paraissait évident que les maîtresses ne possédaient pas l'expérience suffisante. Il fut donc décidé qu'elles iraient prendre des exemples chez les Frères des Ecoles Chrétiennes récemment établis à

Montréal. De cette façon elles pourraient acquérir, dès le début, une méthode d'enseignement irréprochable.

Sœur Thérèse-de-Jésus et sœur Véronique-du-Crucifix, les dernières venues, furent députées à cette fin. Elles passèrent à Montréal les mois de juillet et d'août. Résidant chez les sœurs de la Providence, elles se rendaient, deux fois par jour, aux classes de l'école Saint-Jacques, où elles observaient les usages et les procédés d'éducation des Fils de Jean-Baptiste de la Salle.

Durant ce temps, les choses allaient bon train à Longueuil. Les fabriciens, très satisfaits de l'œuvre opérée au cours des mois précédents, avaient pourvu la communauté d'une maison plus spacieuse et y poussaient activement des travaux d'amélioration pour que les sœurs fussent en mesure de s'y installer dès la rentrée des classes. Le 4 août, ce nouveau local était aménagé.

Le 18, un Frère convers arrivait d'Europe, apportant avec lui les constitutions des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie de Marseille et une poupée, revêtue de leur costume, qu'on nomma : sœur Bienvenue. C'était la règle que la communauté canadienne devait suivre et l'habit qu'elle devait adopter.

Le Père Allard menait durement son noviciat. Il n'épargnait aux novices aucune des épreuves propres à tremper le caractère dans le creuset du renoncement et de l'humiliation. Sœur Marie-Rose, en particulier, parce qu'il voyait en sa personne la future supérieure, était l'objet de sa sévérité. Les remarques acerbes, les reproches amers tombaient sur elle comme la grêle ; il était impitoyable et ne lui passait rien.

D'un autre côté, Mgr Bourget suivait attentivement l'avancement de ses filles dans le chemin de la perfec-

tion. Il les visitait souvent, prenant part à leurs exercices; quelquefois même il récitait l'office avec elles. Enfin, le 8 décembre 1844, il jugea qu'elles étaient mûres pour la profession religieuse.

Jour de bonheur ! La cérémonie se fit en grande pompe, dans l'église paroissiale, sous la présidence de l'évêque et devant l'assemblée des fidèles. A l'évangile de la messe, le curé monta en chaire et lut le mandement d'érection de la nouvelle communauté. Les novices déposèrent le voile blanc et prirent un voile noir. Puis, à la communion, selon le cérémonial, elles récitèrent la formule de leurs vœux; et, la messe finie, reçurent des mains de l'évêque leur crucifix et le livre des règles. Tout cela, il va sans dire, avait produit une grande impression dans l'assistance qui n'avait jamais rien vu d'aussi beau.

Dans l'après-midi, avant la bénédiction du Saint-Sacrement, Mgr Bourget convoquait les nouvelles professes et nommait sœur Marie-Rose supérieure. Elle devenait aussi maîtresse des novices et dépositaire. Sœur Marie-Madeleine recevait la charge d'assistante et de maîtresse du pensionnat; et sœur Marie-Agnès celle de maîtresse du dessin et des ouvrages.

Jusque-là, le succès avait couronné les efforts. Les religieuses étaient à bon droit remplies de consolation et l'allégresse régnait au sein de la petite famille.

Ce n'est pas que tout fût sans difficultés, certes ! Mais, elles offraient gaiement à notre-Seigneur les sacrifices qu'il leur faisait l'honneur de leur demander.

En voici quelques exemples. Comme, chaque jour, elles épuisaient le garde-manger pour la nourriture des élèves, elles-mêmes ne vivaient que de privations. Le pain était rare. Il est vrai qu'elles avaient une recette

ingénieuse pour le faire durer. Elles mettaient en réserve le morceau qui leur était attribué, afin d'être sûres d'en avoir le lendemain. Et si, le jour suivant, le pain manquait de nouveau, elles laissaient bien intact le morceau de la veille. De cette façon, il pouvait arriver qu'une miche se conservât jusqu'à la fin de la semaine. Avis aux amateurs de pain rassis... et de jeûne !

Le beurre était plus rare encore. Il n'y en avait jamais au repas principal. Aux deux autres, bien souvent, il était remplacé par de la compote de citrouille...

Forcément les religieuses vivaient de régime. Leurs chroniques parlent quelque part, en souriant, de ce régime du : "Benedicite sur des pommes de terre sans pain". Mais, elles-mêmes n'en soufflaient mot.

Cela dura très longtemps. Heureusement qu'un jour M. le curé de Belœil fut informé de leur détresse et qu'il prit la cuisinière sous sa bienfaisante protection.

Un autre sujet de gêne se rencontrait dans l'exiguïté de leur établissement, car la réputation du couvent de Longueuil s'était répandue au point que, dès 1845, le nombre des pensionnaires avait atteint quatre-vingts. Et, bien que la nouvelle construction fut plus vaste que l'ancienne, les sœurs, — elles étaient maintenant dix ou douze, — avaient dû céder, d'abord, leur dortoir et leurs lits, ensuite, leur réfectoire et leur table.

Où dormir?... Problème facile à résoudre. Le soir, après le coucher des élèves, on pouvait voir chacune d'elles descendre du grenier ou tirer de quelque réduit sa paillasse et son oreiller et, qui dans une classe, qui dans une autre, goûter sur le plancher les douceurs du sommeil.

Où manger?... Il y avait un bout de corridor large de quelques pieds... Cela fait une splendide salle à

manger, n'est-il pas vrai ? Quatre madriers de bois brut sur autant de tonneaux vides : c'est une table magnifique !... Un rideau de cotonnade cache aux regards indiscrets des élèves tout ce luxe ; et, comme c'est trop étroit pour y mettre des chaises, on s'en passe. A l'exception toutefois de la supérieure qui, d'après un ordre formel du Père Allard, doit prendre un siège, pour sauvegarder sa dignité, selon les exigences de la préséance...

Oh ! quel peintre évoquera sur de la toile le spectacle de ces religieuses de bonne humeur, mangeant debout leur maigre pitance, dans cet étroit couloir, sur leur table nue, aux pieds de barils, avec leur supérieure assise tout au bout, au nom de l'obéissance !

Longtemps après la mort de la fondatrice, en 1852, c'était encore le même dortoir, le même réfectoire. Temps héroïques et joyeux ! Comparables aux origines des grands ordres mendiants ! Comme le patron de cette paroisse de Longueuil, saint Antoine de Padoue, disciple et contemporain du Pauvre d'Assise, devait les regarder avec agrément ! Et que Notre-Seigneur devait donc les aimer !

Est-il étonnant que possédant de telles religieuses pour maîtresses et pour directrices, les élèves du couvent de Longueuil aient excellé, dès les premières années, dans l'art d'apprendre ? Une revue, qui se publiait alors sous le nom de *Mélanges Religieux*, rapporte avec de grands éloges la bonne tenue de leurs examens annuels et fait part à ses lecteurs des félicitations que leur prodiguait le surintendant de l'Instruction publique.

Cela se comprend. Quand des femmes sont capables de sacrifier à ce point leur bien-être pour donner un peu plus de confort aux enfants confiées à leur soins, le reste est à l'avenant.

Nourrir convenablement les pensionnaires, leur procurer un repos facile sur des matelas et des lits, c'était sans doute un de leurs devoirs d'état; mais, non le principal. D'une bien plus grande importance pour elles était la formation du cœur et de l'intelligence: but fondamental de leur institut. Et, si l'on peut dire qu'elles dépassaient la mesure dans le moindre, à plus forte raison doit-on penser que dans l'essentiel elles se dépensaient sans compter...

Nobles âmes ! Librement consacrées à l'instruction de l'enfance, pour l'amour du Christ, elles ne songeaient plus qu'à une chose: apporter à cette tâche toute leur énergie jusqu'au suprême effort, trouvant tout naturel d'être au plus haut degré surnaturelles !

Ces couchers improvisés, ces repas incomplets, mille autres désagréments du même genre qu'il serait trop long d'énumérer, tout cela qui, à la longue, devient très assujettissant, était-ce bien pour elles des sacrifices ? La satisfaction qu'elles ressentaient du bonheur de se dévouer compensait si fortement les ennuis de leur pauvreté qu'elle leur tenait lieu de richesse. "Ce ne sont pas les lieux, c'est son cœur qu'on habite", et quel millionnaire a jamais connu de joie semblable ! Le rire qui fusait des cours du couvent de Longueuil, aux moments de répit, aurait fait envie aux plus opulents, tant il était empreint de franche gaité.

Cependant, des épreuves plus pénibles leur étaient réservées. Depuis l'origine de l'Eglise, c'est un fait constant que Dieu n'a pas coutume de laisser grandir les fondations chrétiennes sans leur fournir un aliment de force dans la persécution. Oppositions et conflits de toute nature: assurément, les œuvres naissantes y puisent

leur vigueur et y acquièrent de la stabilité; mais, au prix de quelles souffrances, parfois !

Dans leur sainte initiative, les religieuses de Longueuil ne devaient pas échapper à cette loi générale. Ce furent d'abord les paroissiens qui, après s'être montrés si sympathiques au début, se tournèrent subitement contre elles. Plus tard, M. le curé Brassard lui-même, le bienfaiteur enthousiaste des premiers jours, non seulement leur refusa son patronage et l'honneur de sa présence aux fêtes de la communauté ou des élèves, mais, finit par leur créer des sérieux embarras pécuniaires.

Comment expliquer un tel changement d'attitude ? Il faut en chercher les causes en dehors du couvent; car, du côté des religieuses, il n'y eut certainement aucun fait de nature à motiver pareil revirement. Faut-il croire que les fabriciens, ayant fait des dépenses d'installation considérables dans un édifice qui leur appartenait, se crurent le droit de se montrer exigeants outre mesure ? Du fait qu'ils étaient propriétaires du matériel conclurent-ils qu'ils se trouvaient en même temps directeurs de toute l'entreprise ? Ou bien faut-il penser qu'avec le temps ils se mirent à regretter leur générosité et qu'ils voulurent rentrer dans leurs fonds par une voie détournée ?

Ils firent savoir aux sœurs qu'à moins de remplir certaines clauses stipulées dans un nouveau contrat, elles ne devaient pas s'attendre à occuper plus longtemps leur résidence. Or, ces conditions étaient inacceptables. Sans hésiter, Mgr Bourget leur conseilla de quitter Longueuil et de venir s'établir à Montréal. "Je suis prêt, leur écrivait-il, à sanctionner l'un ou l'autre projet de transaction avec la paroisse... Mais enfin, si la paroisse pour laquelle vous vous sacrifiez ne veut pas entendre raison,

il faudra bien en finir de quelque manière, car j'entends que vous ayez toute liberté de suivre vos saintes règles, et qu'on ne puisse jamais vous tracasser dans l'accomplissement de vos importants devoirs."

M. le curé Brassard, qui craignait de voir les sœurs quitter sa paroisse, eut alors un geste magnifique. Il leur fit don d'une propriété contiguë à celle de la fabrique, avec la maison qui s'y trouvait, s'engageant même à faire construire les dépendances nécessaires. Les sœurs acceptèrent donc son offre avec empressement et, en dépit de l'opposition ouverte des paroissiens, résolurent de demeurer à Longueuil. D'ailleurs, quelques mois plus tard, le conseil de fabrique revenu à de meilleurs sentiments leur céda, à son tour, les deux immeubles objet du litige.

Cela n'avait été qu'une escarmouche; c'était pourtant le prélude d'une guerre plus longue et plus perfide. Et cette guerre, sans doute, n'aurait jamais eu lieu, si un semeur d'ivraie, un fauteur de discorde, ne s'était trouvé à Longueuil, en ces temps-là.

M. le curé hébergeait, à titre de prêtre auxiliaire, un jeune et éloquent prédicateur, "l'idole du diocèse et particulièrement des paroissiens de Longueuil qui lui prodiguaient (comme apôtre de la tempérance) l'encens de leurs louanges, l'exaltant comme un saint, portant son effigie en triomphe et le proclamant une des gloires du clergé canadien"¹ mais qui, quelques années plus tard, allait donner la mesure de son âme par une apostasie qui fit un immense scandale.

Sorti depuis peu du noviciat des Oblats, où il s'était réfugié après son interdiction dans le diocèse de Québec,

1.—L'abbé Chiniquy. Notes de Mère Thérèse de Jésus.

ce prêtre avait su néanmoins capter l'affection et la confiance de l'homme excessivement impressionnable qu'était M. le curé Brassard. Un rêve l'obsédait : se faire une position plus stable en devenant aumônier des religieuses ; mais, il se voyait refuser toute entrée au couvent et tout contact avec les élèves par la prudente supérieure. Derrière elle, il apercevait clairement la direction du Père Allard ; et l'on comprend que le sentiment qu'il entretenait à l'égard des Oblats était rien de moins que de l'aigreur.

Où chercher ailleurs l'origine des attaques qui surgissaient d'un peu partout contre l'enseignement, les méthodes, l'esprit et, par la suite, contre la nationalité des Pères ? Malheureusement, M. le curé, subissant inconsciemment l'influence de son protégé, se fit le croyant de tous les racontages qui circulaient dans le public et épousa toutes les animosités. La situation devint extrêmement tendue entre le curé d'une part, le couvent et les Oblats de l'autre. On en devine aisément l'aménité par ces deux phrases extraites d'une lettre de M. Brassard à Mère Marie-Rose : "...je ne mettrai les pieds chez vous et ne m'occuperai de vos affaires que lorsque les Pères Oblats Français se seront retirés de votre maison... Aussitôt que les Français se seront retirés, si jamais ils se retirent de chez vous, vous me trouverez comme par le passé..."

C'était presque la rupture. Mais, en attendant que les "Français" s'en aillent, M. le Curé jugeait bon de reprendre ses cadeaux, en exigeant à prix fort le paiement des propriétés qu'il avait données, sans oublier les intérêts jusqu'à date, acculant ainsi la communauté à deux doigts de la banqueroute.

Tout cela, qui était fort triste, ne laissait pas d'être connu à l'extérieur. Et ce qui était plus triste encore, c'étaient les calomnies qu'autour d'un pareil état de choses certaines mauvaises langues inconnues ne cessaient d'inventer. Un levain de malveillance avait été déposé dans le cœur du peuple et il fermentait. Des rumeurs partaient, couraient comme des traînées de poudre, à propos de tout et de rien. Tantôt, c'était un mal étrange : la danse de Saint-Guy, la lèpre, on ne savait trop, qui avait envahi le couvent ; tantôt, c'était une jeune fille reléguée dans une chambre sans feu et trouvée morte, le lendemain, des suites du froid et de la faim... Les parents accouraient, affolés, de Montréal et n'étaient rassurés qu'en voyant leurs enfants débordantes de santé. Ces mensonges prirent de si grandes proportions que le médecin du couvent et les commissaires d'école durent publier sous leur signature, dans le journal *La Minerve*, un démenti formel de toutes ces absurdités.

Au sein de ces tribulations, qui ne se serait découragé, jetant, comme on dit, le manche après la cognée ? Il est à croire que plus d'une au couvent aurait fini par lâcher pied, démoralisée par tant de vilénie et, on peut bien le dire, d'ingratitude, si ces humbles filles n'avaient eu constamment au milieu d'elles un feu vivant qui leur réchauffait l'âme, une sage parole qui les rassérénait, un exemple de fermeté qui les entraînait sans cesse : leur supérieure. En ces jours troublés, alors que plusieurs d'entre elles regardaient encore la terre avec des yeux humains, Mère Marie-Rose tenait les siens fixés sur le ciel.

Quand, au fort de la tempête, l'œuvre qui lui est si chère chancelle et que le désastre paraît proche, nous la voyons tranquille. Le calme persévérant, fait de soumis-

sion à la volonté d'en haut et de confiance quand même, élément si nécessaire à tout bon gouvernement, il réside en elle.

Comme si rien n'était, elle cultive l'arbre qu'elle a planté: organise une congrégation d'Enfants de Marie, visite les classes, montre le catéchisme, dirige des séances scolaires, voit aux congés et aux vacances, surveille les retraites, adopte des orphelines, reçoit des postulantes, forme des novices, refait des règlements, prépare une multitude de cérémonies religieuses... D'une activité sans égale, elle est partout et, cependant, ne perd aucun des exercices de communauté.

Si, quelques rares fois, elle ne sourit pas, c'est qu'elle s'imagine que les calamités qui fondent sur son œuvre sont une punition de ses propres fautes. Mais, la paix du moins est au fond de son âme où flämbe l'amour de Dieu. "Je mérite l'enfer... J'espère le ciel", disait-elle.

Puis, sitôt que l'arbre est assez fort et qu'il commence à pousser ses premiers bourgeons, vite, elle ouvre une maison à Belœil, une autre à Saint-Timothée, une autre à Saint-Lin, — trois rejetons, en moins de cinq ans ! — et elle suit d'un œil attentif le développement de ces jeunes fondations, joyeuse de leur prospérité, inquiète de leurs vicissitudes.

Ce ne sont pas seulement ses exhortations et ses lettres, sobres, édifiantes et franches, qui remontent et maintiennent ses compagnes dans la fidélité: c'est toute sa manière d'agir, c'est sa pensée entière, rayonnante et conquérante. Les autres vivent de sa pensée.

Et c'est un esprit de foi. Elle est tout à Dieu et Dieu est tout pour elle. Dieu, c'est le but qu'elle vise; c'est l'axe autour de quoi elle tourne; c'est le chemin dans

lequel elle marche. L'idée ne la quitte pas qu'elle est en sa présence. Il y a elle et il y a Dieu. En dehors de cela, il y a tout ce qui se rapporte à Dieu, mais, rien d'autre ne l'intéresse. Or, elle : ses fatigues, ses souffrances, ses ambitions, ses revers, cela ne compte pas. Ce qui compte, c'est l'œuvre de Dieu. Dans les élèves, les novices, les professes, elle ne voit que le progrès vers Dieu. Si, dans ses lettres et ses conversations, elle s'ouvre à son évêque avec une ingénuité d'enfant, lui faisant part, non seulement de son administration, mais de ses misères intérieures ; si elle le consulte en toute circonstance et lui obéit aveuglément, c'est que son évêque représente le pape, qui représente le Christ, qui est Dieu.

Voilà l'angle sous lequel il faut envisager sa vie. De tout autre point de vue, on la voit mal.

Elle est dévote. L'oraison est le coup d'ailes qui porte l'âme vers le ciel ; elle le sait et l'utilise. "Elle se levait souvent la nuit pour prier." ² Ce n'est pas que la prière soit pour elle un exercice facile. Dans les derniers temps surtout, son âme ressemble à un désert sec et nu. Pas un parfum, pas un oiseau, pas une rosée, pas une brise : rien. Il y fait sombre et froid. Mais, il faut prier ; c'est un devoir. Et, comme autrefois dans l'église de Belœil, au temps de l'onction céleste, elle passe de longues heures devant le tabernacle. Car, le tabernacle, séjour de la substance divine, l'attire. Chaque soir, après la prière régulière, elle s'agenouille à la même place, près de la balustrade, le corps droit, la tête un peu inclinée en avant, les mains jointes : une statue, — et elle adore.

Ses communions font l'édification du couvent ; chacune en parle. "...Revenant de la Sainte Table, elle

2.—Mère Véronique-du-Crucifix.

semblait perdue en Dieu et comme absorbée par la grandeur de l'action qu'elle accomplissait." 3 "Sa figure paraissait comme illuminée: on ne pouvait se lasser de la regarder." 4 Les enfants en avaient des distractions et demandaient: "Est-ce que les anges sont aussi saints que notre Mère ?..." Mais, quelqu'un qui n'était pas un enfant, le frère Basile, un vieux convers oblat qui servait quelquefois la messe au couvent, dit qu'à plusieurs reprises, il aperçut une auréole autour de la tête de la fondatrice lorsqu'elle communiait.

Méthodique et mesurée dans ses dévotions comme en toutes choses, elle n'en multiplie pas les objets. On ne voit guère, en lisant sa vie, qu'elle ait perdu du temps à passer d'un saint à l'autre. Il y a bien dans sa cellule une image de sainte Rose et une de saint François-Xavier mais, à part le Saint-Sacrement, son crucifix et ses laborieux chemins de croix, seuls, saint Joseph et la Vierge Marie l'accaparent. Ces grandes figures de l'Eglise lui suffisent. Pour la Mère de Dieu spécialement elle garde une tendresse exquise; et, dans l'amour qu'elle donne au Fils divin, elle confond la Mère divine, ayant l'intuition que c'est d'une délicatesse suprême et le meilleur moyen de plaire à l'un et à l'autre.

La Vierge Marie ! Elle ne se lasse pas d'en parler. Pas une allocution, pas une lettre où son nom ne soit mentionné. Il revient comme un refrain, une note dominante où l'on devine une ineffable passion, un peu naïve, comme il convient, mais si sincère ! Elle se nomme: l'indigne esclave de Marie. Elle a placé dans la salle des novices une chaise où personne n'a le droit de s'asseoir: c'est la chaise de la sainte Vierge, première direc-

3.—Notes de Johanna Roche.

4.—Notes de Joséphine Lagassé.

trice du noviciat. Chaque soir, elle confie à la sainte Vierge, première supérieure, première économe de la communauté, les mauvaises affaires qu'elle a sur les bras. Toutes les novices qui ont confié leurs peines à Mère Marie-Rose ont reçu le même conseil, pour finir : Allez à la chapelle et priez la sainte Vierge !

Il y a un cantique qu'elle aime à chanter souvent : *Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours.* Nous allons voir que le secours de la Vierge correspondait à sa confiance.

Abbé Joseph-Marie MELANÇON

(*La fin le mois prochain*)

★

“TON OEIL EST LA LAMPE DE TON CORPS”

(MATH., VI, 22)

AUX JEUNES GENS

L'œil est la réplique de l'âme. Il en imite la délicatesse dans sa structure et la souplesse dans ses mouvements. L'amplitude de son rayonnement et sa singulière capacité d'expression assimilent sa vertu à celle des natures spirituelles. En outre, grâce à cette parenté, il possède une valeur d'évocation qui en fait un symbole infiniment expressif.

Considérons d'abord ce qu'il est, et cela nous aidera à mieux connaître la réalité supérieure qu'il représente : l'intellect pratique. Ce que l'œil est au corps, l'intellect pratique l'est à l'âme. L'un et l'autre, dans leur ordre, ont pour office de nous diriger.

L'œil... petit organe mobile, aux teintes parfois tranchées, parfois indécises, piqué au centre d'une gra-

cieuse perle noire, recouvert à l'extérieur d'une fine lame de cristal, . . . quel instrument splendide !

Mais ce qui en fait une définitive merveille, c'est le nouveau mode de vie qu'il décèle. La vertu de l'âme qui se loge en lui, contractant les dispositions de l'organisme qu'elle vivifie, s'épanouit en vision.

Une vibration de l'éther n'a qu'à l'effleurer, et instantanément il entre en union avec les spectacles les plus divers. Cette transposition des énergies spirituelles fait penser aux ondes électriques qui se changent en lumière et aux courants aériens qui se transforment en musique.

Il ressemble encore à l'âme par le caractère quasi-spirituel de ses opérations. Sa vivacité est sans égale; son agilité est prodigieuse. Dans l'instant il agit près de moi, et dans l'instant immédiat, je le surprendrai peut-être à agir dans le lointain. Il promène sa curiosité avec une prestesse incomparable. Il n'en tient qu'à sa fantaisie de visiter le ciel ou de vagabonder à travers la campagne.

Il doit cette prérogative à sa manière singulière d'être impressionné par les excitants de l'extérieur. Les êtres du monde sensible n'échangent leurs perfections qu'à la condition de devenir autres: la page de mon livre ne porte la teinte du bleu-pâle, que parce qu'elle a sacrifié la pureté de sa blancheur et subi l'altération. Le coloris léger qu'elle présente tient à sa substance et fait corps avec elle. Mon œil au contraire accueille les similitudes tout en demeurant parfaitement identique à lui-même. Si bien, que lorsqu'il reçoit les traits du Sauveur que je contemple sur mon crucifix, ces traits sacrés ne deviennent pas siens pour cela, mais demeurent toujours ceux du divin Crucifié. Ils sont venus en lui sans

être d'aucune façon de lui. C'est vraiment mystère ! Il est devenu eux sans se confondre avec eux, sans en retenir la moindre empreinte. Comme l'âme, l'œil devient tout, sans cesser d'être lui-même.

Il y a aussi dans l'universalité de son pouvoir quelque chose qui le rapproche de l'âme.

L'œil est fait pour les couleurs. Il y puise le secret de ce charme délicat qu'il verse à notre âme. Que seraient les corps sans couleur ? Que serait le printemps ? que seraient les étés ? que seraient les automnes ?... Quel agrément auraient à nous offrir les prés et les bois ? A quoi servirait ce manteau de mousses fines, de dentelles menues, d'herbes minuscules, de corolles muettes que la nature, cette grande artiste, ne se lasse de broder ? L'éclat même du jour dégénérerait en une large nappe de luminosité informe, et notre joie serait pour autant amoindrie.

Au surplus, sa sensibilité exquise fait que le nombre des tons qu'il peut enregistrer est presque infini. Les moindres nuances ont en lui leur retentissement et varient la sensation. Accroissements et dégradations infimes sont saisis. Les grains les plus fins sont aperçus et soulignés.

Il résulte de là qu'il est par excellence le sens de la beauté physique. Ses perceptions ont quelque chose de plus vif et plus complet que celles des autres sens. Il atteint les êtres tels qu'ils existent en nature : il les saisit dans la diversité de leurs attitudes, la variété de leurs contours et la complexité de leur habillement. Aussi, est-il seul à procurer à un si haut point la sensation de la vie.

Enfin, ce qui concourt à élargir encore sa puissance de discernement, est la simultanéité de ses perceptions :

Je vois en même temps une série de livres sur mon rayon; et je les vois avec un précis, une netteté, une finesse que tout autre sens est inapte à m'accorder.

Mais ce qui atteste définitivement que l'œil est plus près de l'âme que les autres sens, c'est sa faculté d'en traduire les sentiments.

L'œil trahit l'âme. Il en reflète la noblesse ou la grossièreté. Il en répand les qualités ou les défauts sur le visage entier. C'est comme si, observe ingénieusement S. Thomas, elle reflue en lui. Il va même jusqu'à dénoncer les émotions fugaces qui la traversent. Les sentiments les plus suaves comme les passions les plus tumultueuses ont écho en lui. Il est tantôt sympathique et tantôt malveillant, tantôt gai et tantôt triste, tantôt austère et tantôt langoureux, tantôt communicatif et tantôt fuyant, tour à tour fier, humilié, lâche et combattif...

Tous ces états, comme notre langage l'indique, affectent son opération. Nous disons: *voir d'un bon ou d'un mauvais œil*, et d'un homme en furie qu'il voit rouge. Presque fatalement, l'œil voit selon les impressions que lui envoie notre intérieur. De sorte qu'il est une "lampe du corps" qui n'éclaire pas exclusivement par le jeu spontané de sa vertu naturelle, mais sa lumière est affectée par nos dispositions intimes. Et notre conduite s'en trouve modifiée pour autant, puisque la plupart de nos mouvements sont déterminés et orientés par la vision.

* * *

"Ton œil est la lampe de ton corps." Ces considérations sur le rôle et les ressources de l'œil nous font voir qu'il est difficile de trouver un symbole plus approprié pour évoquer la lumière de l'intelligence. Jésus prêchant aux foules de Judée pouvait-il choisir une métaphore qui

pût leur en marquer davantage le prix ? Est-il une image plus apte à en graver dans des esprits rustres le caractère pratique ?

Notre office a pour office de diriger notre âme, comme l'œil le corps. Tous les dons de ce dernier, il les possède d'une façon éminente : Comme lui, il agit dans l'indépendance de la matière et de l'espace : comme lui, il étend son action à tout et s'assimile tout ; comme lui aussi, son regard est susceptible d'être influencé. Et voilà que nous atteignons la portée du symbole évangélique : les connaissances de l'esprit servent de règle à l'action, et cette règle vaut selon qu'il est bien ou mal éclairé.

Arrêtons-nous un peu à considérer comment, lorsqu'il est affecté par la vérité, ses jugements sont transfigurés et ses directions rehaussées. Nous constaterons ainsi notre besoin de vérité dans la vie pratique.

Et d'abord quelques principes.

L'homme est un contemplatif ; il est en outre un animal ingénieux et entreprenant, un être actif. Par la pensée il amène le dehors en lui, par l'action il se prolonge et se répand à l'extérieur. L'opération de son intelligence ressemble au repos, celle de sa volonté fait penser au mouvement.

Il est à noter en second lieu que nos ressources en vue de l'action diffèrent totalement de celles des autres créatures. Les être du règne végétal et animal vont au gré de l'instinct et se meuvent selon une certaine fatalité. Nous, nous jouissons de l'autonomie. Eu égard à la spiritualité de notre intelligence, nous pouvons nous replier sur nous-mêmes, revivre nos pensées, juger et apprécier nos propres jugements, nous assigner des fins, découvrir l'harmonie ou le désaccord de notre activité en fonc-

tion de nos desseins. Nous acquérons de la sorte la prérogative d'orienter nous-mêmes notre action, de la tourner en tous sens, de l'empreindre du sceau de notre esprit, de la pénétrer des acquisitions de notre labeur. Et alors la pensée devient susceptible de transfigurer l'acte, et la vérité dont elle est empreinte offre à son tour une valeur de vie. Rayon unique descendu du ciel, celle-ci se réfracte en notre intelligence comme en un miroir et disperse ses flammes sur toutes nos entreprises.

Et nous voyons que notre besoin de vérité se révèle encore plus aigu et plus pressant dans le domaine de l'action que dans celui de la contemplation. Le pied court où le regard se porte; la conduite est affectée par les couleurs de l'idée. "L'œil sain met tout le corps dans la lumière, tandis que l'œil mauvais l'introduit en un lieu de ténèbres."

Dans *l'ordre pratique*, la vérité a un double office: elle nous éclaire sur le problème de nos destinées, et, cette question de la fin résolue, elle ouvre les voies qui y conduisent. Par conséquent, besoin de vérité pour découvrir l'aboutissement réel de notre vie, besoin de vérité pour connaître les moyens qui nous y font parvenir.

* * *

Quels sont les biens qui méritent l'holocauste de notre vie? A quoi consacrer nos efforts et nos souffrances? C'est à la vérité de nous le dire. Y a-t-il lieu d'attendre des richesses, des honneurs, de l'amitié, le bonheur sans mélange que réclament nos âmes? C'est à la vérité de répondre! De tout ce que nous promettent les fauteurs de systèmes, quel est le réel, quel est le chimérique? C'est à la vérité de nous éclairer. Devons-nous être stoïciens,

épicuriens, rationalistes ou chrétiens ? C'est à la vérité de décider.

Quand on en vient à repenser pour son compte toutes les idées acceptées de confiance, et à chercher un point où fixer la chaîne de ses sacrifices et de ses déboires, la vérité est plus précieuse que tous les trésors accumulés en ce monde. A ce moment inquiétant, un mot de l'Evangile apporte plus de lumière, plus de suavité et plus de courage que tous les livres de meilleurs écrivains. Nous y trouvons, entr'ouvertes devant notre intelligence troublée, les perspectives de l'éternelle vie. “En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront... Ceux qui auront fait le bien sortiront de leur sépulcre pour une résurrection de vie; ceux qui auront fait le mal, pour une résurrection de condamnation.”

Il y a une Personne, une Réalité absolue, à laquelle nous sommes redevables de tout ce que nous sommes, et qui, à ce titre, est en droit d'exiger que nous ne contre-carrions pas ses desseins. Mais par une disposition inflexible et vraiment digne de l'Etre tout-puissant, il arrive que, lorsque nous cherchons son bien, nous trouvons le nôtre. En pliant notre vouloir au sien, nous nous mettons en voie de notre héritage éternel. En suivant ses directives, nous tendons vers l'Infini vivant dont la vision et l'amour jetteront nos âmes en une extase sans fin.

On est porté à oublier l'importance de cette première solution; on a une trop faible idée de son rayonnement et de son emprise sur la vie. “Toutes nos actions et nos pensées, dit Pascal, doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à posséder ou non...” On ne se soucie pas assez de méditer ces

choses et d'en faire comme l'obsession de son esprit. A quoi sert la plus éclatante carrière si elle n'aboutit à rien ? Ce qui conduit au néant est néant. "Que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il perd son âme ?" Et j'ajouterais qu'on doit s'attacher à ce donné primordial d'une prise d'autant plus forte que sa condition sociale est plus haute, sa nature morale plus fragile et plus sujette au dégoût.

Que d'hommes auraient pu être grands et accomplir des œuvres qui ne passent pas si cette première vérité n'avait pas été dans leur esprit comme un flambeau éteint. Ils ont été médiocres, ils ont été parfois de misérables corrupteurs, parce que leur vie a vogué autour d'une réalité nuageuse et flottante, autour d'un idéal effacé et insaisissable, autour d'une passion qui a énervé leurs forces.

Lorsque l'esprit est littéralement entiché pour des futilités, comment voudriez-vous qu'une action sérieuse germe dans l'âme ? Le goût pour les choses nobles et grandes peut-il résulter de projets mesquins et bas ? Oh non ! Lorsque tout chancelle dans l'esprit, lorsque tout y est vanité, la digue qui tient en respect les passions est tôt renversée. Les sens ont vite fait de triompher de la raison.

En conséquence, si nous souhaitons que notre vie évolue dans le plan de notre âme divinisée, si nous voulons qu'il y ait continuité entre la noblesse de notre nature et notre conduite, commençons par nous attacher fermement à ce que la Vérité nous enseigne sur le but de la vie. Laissons sa lumière briller en notre esprit d'un éclat libre et nous aurons chance que notre action soit à la hauteur de notre dignité de Chrétien.

Là est le point de départ d'une vie féconde.

* * *

La vérité ne fait pas que fixer notre vie à son terme véritable. En nous dévoilant les moyens de l'atteindre, elle prolonge ses influences sur notre existence entière. Elle nous assiste à chaque instant, prête sa lumière à chacun de nos pas, imprime à chacune de nos actions une modalité spirituelle qui la met en accord avec notre but suprême.

Comment cela peut-il se faire ?

Ainsi que nous l'avons vu, il nous est donné de faire tenir en nos actes les conceptions de notre intelligence. Comme des artistes, nous édifions nos propres vies. En effet, dès qu'un projet se présente à l'esprit, le désir se lève et, sous son souffle, toute une organisation de moyens aptes à le réaliser surgit de notre pensée. Nous nous surprenons à former des propos, à ébaucher des plans, à tracer inconsciemment des lois à nos démarches. Et après cela, si le désir est assez véhément pour donner suite à l'action, nous voyons tous nos efforts rejoindre ce dispositif idéal. L'exemplaire que nous avons conçu sert à façonner la réalité. La vérité que notre esprit porte s'incarne dans l'acte. La lumière devient l'âme de la vie.

C'est que notre âme est une, et elle agit naturellement avec les lumières dont elle dispose. En outre, comme ses facultés ne sont pas cloisonnées ni imperméables l'une à l'autre, elle ne saurait éclairer l'une sans qu'il en résulte un ébranlement efficace dans les autres. Et l'on conçoit par là que la vérité, pour être dans la ligne pure de l'intellection, ne laisse pas d'être roborative. A raison de la compénétration de nos puissances, elle revêt en nous non seulement les propriétés d'un ferment, mais d'un principe constructeur, d'une force cristallisante.

Elle capte peu à peu nos énergies éparses et les ramène à l'unité.

Par conséquent, celui qui met son idéal dans le Bien véritable est, par le fait même, enclin à introduire dans son agir la rectitude que Dieu souhaite y voir. D'instinct, il façonne sa vie dans la Vérité. Car la vérité, qu'est-ce autre chose en pratique, que la proportion intrinsèque de nos actes en regard du terme ultime ?

Ici, l'expérience rejoint la théorie et la corrobore.

Les âmes qui s'éprennent pour les biens de l'au-delà donnent tout naturellement leurs préférences à la règle que leur suggèrent leur conscience et leur foi. Elles ont vite aperçu l'impossibilité de trouver une norme de conduite qui soit également en harmonie avec leur idéal. Et comme l'ordre de la raison et de la foi n'est pas autre chose que la transposition en elles de l'Ordre éternel, il arrive que leur vie est pour ainsi dire marquée à l'effigie de l'immuable Vérité.

La loi est la même pour nous. Nous n'introduirons de l'immuable dans notre vie qu'à la condition de laisser la lumière divine s'épanouir dans notre intelligence. Alors seulement nous pourrons aimer dans l'ordre, agir dans la vérité, nous délecter dans la paix. Nos âmes se perdront dans la suprême Sagesse : "qui perd son âme la sauve"; nos vies seront adaptées à l'Ordre éternel que nous portons en lueurs dans notre cœur d'homme et de chrétien. La Vérité sera vraiment le principe vivifiant et la force organisatrice de notre activité. La loi du Seigneur, comme une haie fraîche et ensoleillée, guidera nos pas :

*La loi de Yaveh est sans souillure,
Elle restaure l'âme.
Ses décrets sont droits,
Ils mettent la joie dans les cœurs.*

La vie du Christ nous apparaîtra comme l'idéal le plus pur qui puisse éclairer la nôtre et la conduire à ses fins. Et par un contre-coup nécessaire, nos inclinations perverses seront redressées, nous serons dégagés des suggestions captieuses de la sensibilité: *Veritas liberavit vos.*

La vérité nous manifeste l'orientation qu'il convient de donner à notre conduite. Grâce à elle, nous mettons la vie de l'intelligence et celle du cœur au diapason de notre âme. Mais là ne s'arrête pas son rayonnement. Elle étend son action jusqu'aux biens matériels qui ont été concédés à l'homme à titre d'adjuvants. A la faveur de ses lumières, nous transformons en valeur utile les richesses de la nature. Par elle les choses entrent en accord avec notre fin. Associé par son intelligence à la souveraineté de l'Être premier, l'homme s'en sert pour conquérir le coin de terre qu'il habite et étendre sa domination à tous les éléments qu'il contient. Sous les touches fortement appuyées de la pensée, la matière devient énergie, devient instrument, devient mécanisme, devient monument, devient logis. L'idée règne sur tout; et en conséquence la vérité s'inscrute en tout. C'est comme un va-et-vient des choses à l'âme et de l'âme aux choses. Il s'établit entre elles tout un ensemble de communications mystérieuses par lesquelles elles se travaillent réciproquement. Après s'être configurée au dehors, l'intelligence de l'homme réagit, combine ses concepts, donne jour à de nouvelles créations, et retourne sur lui le produit de sa fécondité.

Il ressort de ces quelques pages que la vérité est l'apanage le plus glorieux de l'homme. Elle élève son âme et sa vie, elle le délivre des ténèbres de l'ignorance et des angoisses du doute, elle le solidarise tout entier à l'Ordre éternel.

P. Louis LACHANCE, O.P.

BULLETIN DE DROIT CANONIQUE

Vers l'unité de l'Eglise

C'est bien ainsi qu'il convient de qualifier l'orientation donnée par l'Encyclique "*Rerum Orientalium*" du 8 septembre: l'étude des choses orientales que l'acte pontifical veut promouvoir n'a pour but, en effet, que "de hâter la venue du jour où Grecs, Slaves, Roumains et autres orientaux reviendront à leur intimité primitive avec l'Eglise Romaine." Ce document est l'un des plus importants qu'ait publiés le Saint-Siège sur la grave question de l'unité de l'Eglise.

L'Encyclique se divise en deux parties; la première est l'*historique* des principales initiatives pontificales en faveur des études orientales: bienveillance envers les saints Cyrille et Méthode; intérêt porté par les conciles; envoi de religieux missionnaires; collèges pour les orientaux; exhortation à l'étude des langues orientales; congrégation spéciale; instituts d'Etudes orientales; surtout, fondation de l'Institut Oriental de Rome: voilà pour le passé.

La seconde partie de l'Encyclique exprime les désirs du Pape *pour l'avenir*: c'est, d'abord, le développement de l'Institut Oriental de Rome que le Pape, grâce à des largesses de catholiques américains, installe dans un nouveau local à Sainte-Marie-Majeure, et qu'il veut doter d'une bibliothèque d'exceptionnelle valeur; à cet Institut, les évêques sont invités à envoyer leurs sujets. En outre, le Souverain Pontife désire que, dans les séminaires, l'on enseigne au moins les éléments des choses orientales. Il exhorte les Ordinaires à seconder ses efforts vers l'ob-

tention de l'unité tant désirée. Et il termine en mettant sous le patronage de la Vierge Immaculée et des Saints de l'Eglise Orientale, son effort de pacification et d'unification.

Puisse ce paternel appel susciter une croisade de prières pour le retour à l'unité !

Pour l'étude du catéchisme

Bien que document particulier, la lettre de S. S. Pie XI au cardinal-archevêque de Naples, à l'occasion d'un congrès catéchistique, a une portée générale. Le Souverain Pontife y prononce des paroles d'une spéciale gravité sur la nécessité des études religieuses: "Il est nécessaire, dit-il, de faire connaître de plus en plus les vérités éternelles. Quoi de plus propre au salut des âmes et au meilleur emploi de la vie que la vérité chrétienne qui a tout restauré dans le Dieu Sauveur, et qui élève les fidèles à la véritable prospérité ? Il importe d'apprendre le catéchisme non seulement aux enfants mais aussi aux adultes, car incroyable est, actuellement, l'ignorance de la doctrine chrétienne." Aucun encouragement plus efficace ne pourrait être donné à ceux qui essaient de promouvoir le goût des études religieuses.

Une enquête sur les mariages mixtes

Faut-il abolir *absolument* les dispenses pour mariages mixtes ? Tel était le titre d'un article publié, récemment, dans l'*Homiletic and Pastoral Review*, par le R. P. Stanislas Waywod, O.F.M. L'auteur se prononce résolument en faveur de l'abolition totale de toute dispense pour mariages mixtes. L'article a suscité l'exposé d'opinions fort diverses que publie la même revue sous le titre: *Symposium on mixed marriages*; la plupart ap-

prouvent la solution radicale du R. P. Waywod; d'autres la trouvent trop absolue et la jugent impraticable. Bien que l'article ait été écrit pour un public américain, il ne manque pas d'actualité au Canada, puisque le même problème se pose dans plusieurs de nos villes; 1 d'où, croyons-nous, l'utilité d'un résumé de la thèse du R. P. Waywod et des principales réponses qui y ont été faites.

* * *

L'opinion du R. P. Waywod est ainsi formulée: "*Les dispenses pour mariages mixtes devraient être absolument abolies, au moins de la manière dont elles sont actuellement accordées.*" Voici les principales raisons sur lesquelles le R. P. appuie son opinion:

1° Dans la plupart des cas, la seule raison pour la demande de dispense est la volonté, de se marier malgré la défense de l'Eglise. Or, de telles dispositions rendent la loi inefficace. La loi de l'Eglise — canon 1061 du Code — exige, comme conditions de la dispense, la *certitude morale* que les promesses prescrites seront fidèlement tenues,² et l'urgence de causes graves et justes. De l'aveu d'un grand nombre de prêtres, ces conditions sont rarement réalisées, et la demande de dispense n'est faite qu'à cause de la détermination *de se marier quand même*. Ne serait-il pas préférable, demande le R. P., d'abolir absolument les mariages mixtes ?

1.—Plusieurs des réponses envoyées au R. P. Waywod viennent du Canada.

2.—L'Eglise exige a) que la partie non-catholique s'engage, par écrit, à écarter tout péril de perversion pour la partie catholique; b) que les deux parties s'engagent à élever catholiquement leurs enfants.

2° Le régime des dispenses est cause de plaintes: si l'Ordinaire n'a pas la certitude morale que les conditions seront remplies, il devra refuser la dispense; dans le cas contraire il pourra l'accorder. Ceux à qui la dispense aura été refusée ne manqueront pas de se plaindre.

3° La facilité avec laquelle les dispenses ont été accordées a pratiquement fait perdre aux catholiques la conscience de la gravité de l'opposition de l'Eglise aux mariages mixtes.

4° L'expérience prouve que les dispenses faciles pour mariages mixtes conduisent à la dépréciation de la foi au profit de l'indifférence religieuse, à la diminution de la pratique religieuse, à la théorie de l'égalité de toutes les religions.

5° L'on sait que l'Eglise a toujours été opposée aux mariages mixtes, qu'elle les a prohibés sévèrement; ce serait donc se conformer à son désir que de travailler à l'abolition absolue de ce mal.

6° Là où l'on a fait l'essai du refus absolu de dispenses, les résultats ont été excellents: peu de fidèles ont osé se marier quand même, civilement. Et faudrait-il s'occuper de ceux qui tiennent si peu à leur foi catholique qu'ils soient prêts à la sacrifier à un mariage ?

Pour ces raisons, le R. P. Waywod conclut à la nécessité de l'abolition complète des mariages mixtes. Quoi faire ? S'entendre sur l'attitude à prendre et l'universaliser; procéder avec prudence. Quant aux attaques dont cette mesure pourrait être l'occasion, il faudrait rappeler courageusement qu'il s'agit d'une question de régie interne qui ne regarde que l'Eglise.

En terminant son article, le R. P. Waywod invitait les membres du clergé à exprimer leur avis sur le sujet.

Ce désir a été réalisé, car l'*Homiletic* a reçu plusieurs réponses qu'elle publie chaque mois.

La majorité des opinions sont favorables à la conclusion du R. P.; toutefois, la plupart ne sont qu'une adhésion sans nouvelles raisons justificatives. Il faut, cependant, faire une mention spéciale de l'avis de Mgr Gercke, évêque de Tuscon: le prélat attribue aux mariages mixtes le plus grand nombre des défections chez les catholiques américains; il constate que les essais d'instructions aux non-catholiques, avant leur mariage avec des catholiques, n'ont guère eu de succès; il admet que l'éducation du peuple par la prédication pourrait amoindrir le mal, mais il ne voit de vrai remède que dans l'*abolition absolue des mariages mixtes*. Et ainsi pensent plusieurs curés, professeurs, missionnaires, et prélats qui donnent comme mot d'ordre: demandons au Saint-Siège d'abolir totalement les mariages mixtes.

Leur avis, cependant, n'est pas universellement accepté. Tout à l'opposé, il se trouve, p. ex., des curés qui déclarent: "il est clair que dans notre paroisse, l'Eglise gagne plutôt qu'elle ne perd au régime des instructions données aux non-catholiques et des dispenses."

D'autres n'ont ni cet optimisme ni ce pessimisme: ils admettent que les mariages mixtes sont dangereux; ils souhaitent d'en voir diminuer le nombre; mais ils ne croient pas à l'opportunité de les supprimer complètement. Tel Mgr Dunn, vicaire-général de New-York, qui voit la solution du problème des mariages mixtes dans une stricte application de la loi de l'Eglise sur l'exigence des conditions; tel encore ce curé de Toledo qui suggère de refuser la dispense pour le mariage d'un catholique avec une non-catholique et non vice-versa, et d'exiger d'une catholique qu'elle obtienne le consentement de son

curé avant la promesse de mariage avec un non-catholique; tel aussi ce curé qui après vingt ans d'expérience, déclare que l'instruction des non-catholiques et l'exigence des conditions sont possibles et efficaces.

Devant ces avis contraires, n'est-il pas légitime de croire que la sagesse et la modération de la législation ecclésiastique sont encore la meilleure politique à suivre? Que l'on s'en tienne exactement et fermement aux conditions exigées: causes justes et graves, promesses de respect protecteur de la foi de la partie catholique et de l'éducation catholique des enfants; que la dispense soit refusée courageusement lorsque ces conditions sont inexistantes et qu'elle soit concédée lorsqu'il y a lieu; que, surtout, la conscience des catholiques soit éclairée, et le problème des mariages mixtes sera résolu. C'est l'avis de ce lecteur de l'*Homiletic* qui écrit fort sagement: "La solution du problème des mariages mixtes ne dépend pas d'une législation plus ou moins rigoureuse, mais de l'illumination de la conscience des catholiques. Dans cette question comme dans toutes les questions essentielles de la vie, il faut une éducation religieuse profonde. Actuellement c'est le sens ou la conscience catholique qui empêche beaucoup de mariages mixtes, et c'est le même sens catholique qui, à l'avenir, en diminuera le nombre. Or le sens catholique est une question d'éducation catholique. Il en est des mariages mixtes comme de plusieurs autres influences pernicieuses dont les remèdes sont indiqués par la Sainte-Ecriture: la prédication intense, la prière, l'exemple d'une bonne vie catholique, et la grâce de Dieu."

P. Aug. LEDUC, O.P.

Ottawa, 12 octobre 1928.

LE SENS DES FAITS

Au congrès orientaliste d'Oxford

Le dix-septième congrès orientaliste international s'est clôturé hier. Paris avait eu le premier en 1873. Le dernier en date se tint, en 1912, à Athènes. C'est au charmant vieil Oxford que fut échu, cette année, l'honneur d'accueillir ces austères savants. Ils y vinrent quelques cinq ou six cents, la plupart délégués officiels des gouvernements, des plus célèbres universités ou instituts des cinq parties du monde. Et toute la semaine, du 24 août au 1er septembre, devant un millier de congressistes : *members*, les plus grands maîtres ont traité d'une centaine des innombrables spécialités, qui se partagent l'étude de cet Orient mille et mille fois séculaire, et toujours également enchanteur et décevant à la fois de lumière et de mystère.

Il n'est pas aisé de rendre compte de pareilles séances d'étude. On ne saurait d'abord songer à donner une idée générale de cette multitude d'aspects particuliers, aux relations et dépendances invisibles à œil nu, qui sont traités dans ces réunions de spécialistes; où le professionnel se cantonne, le profane doit humblement se refuser les vues d'ensemble. Et puis, quand on songe au nombre de pages, sinon de volumes que résume un de ces cents petits travaux de quarante minutes, on s'effraie à bon droit d'avoir à résumer de pareils résumés, à rendre le petit geste sûr et trop rapide de ces grands maîtres de la dissection documentaire hiéroglyphique ou paléographique.

Mais notre pays, un des rares sinon le seul dans ce cas, n'avait aucun délégué à ce congrès, pas plus du gouvernement que de l'une ou l'autre de ses grandes universités — tant il est vrai que nous sommes jeunes ! J'ai pensé dès lors, qu'il serait peut-être agréable aux lecteurs d'une de nos revues sérieuses d'en apprendre, au moins ce qu'un simple curieux, aussi curieux que possible, mais rien de plus en ces matières, aura pu y avoir entendu ou simplement vu.

Ce qu'il a pu y entendre est évidemment plus large que l'unique cours de chaque heure qui lui était offert, cependant qu'à côté s'en donnaient en même temps dix autres. C'est qu'il y a encore les conversations, les échanges d'appréciations de la salle ou de la pension, puis la ressource des allées et venues d'une section à une autre, à chaque travail, selon l'intérêt du sujet ou le renom du maître. Et ainsi, il était tout de même possible d'arriver à une certaine connaissance des différentes parties du programme et de la plupart des conférenciers. C'est tout simplement cet aperçu du congrès que j'essaierai d'abord de donner.

* * *

L'ensemble des travaux avait été partagé en neuf sections différentes, selon une rubrique géographique. On avait, à cette fin, groupé dans une première série *générale* les sujets débordant ou dominant les cadres ainsi tracés. Venaient ensuite, d'abord la section consacrée à l'*assyriologie*; après, celle des *égyptologues*; puis les études sur l'*Asie*; en cinquième place l'*extrême Orient*; l'*Inde moderne* dans la suivante; une autre pour l'*Iram*, l'*Arménie* et le *Caucase*; celle de l'*hébreu* et de l'*araméen*;

l'avant-dernière pour l'*Islam* et la *Turquie*; enfin la section de l'*art oriental*.

Tous les jours, à chacune de ces sections, étaient donnés cinq ou six, quelquefois jusqu'à huit travaux: *papers*. L'ordre en était plutôt arbitraire. On avait évidemment voulu, avant tout, traiter les problèmes les plus actuels, laisser parler les meilleurs experts de l'heure, toucher enfin aux plus grandes spécialités qui se partagent ce vaste domaine scientifique. Une seule série contenait ainsi un grand nombre d'études des plus diverses et des plus intéressantes. Un regard jeté à la section de l'*Islam*, que je choisis au hasard, en donnera une idée. Il y avait là des travaux consacrés, les uns à la linguistique: *L'état actuel et les problèmes de la dialectologie osmanoturque*, *The Arabic language and its proverbs*, etc.; d'autres aux mœurs: *Among the non-Arab tribes of South Arabia*, *The origin of the characteristic attitude of mohammedanism towards other religions is to be found in the traditionnal clan-spirit of the Arabs*, etc.; ceux-ci à la religion: *L'apologie contre Renan de Kamig Kemal*, *Secret Persian religion of the Ali-Allahi*, etc.; ceux-là aux arts: *The Greek musical theorists in Arabic*, *Ibn Khatina, poète arabe d'Espagne*, etc.; et puis: *L'histoire du droit chez les Syriens*; *Quelques rapprochements curieux entre Leibnitz et les Motazilites musulmans*; que l'on ajoute à cela la révélation de la *Bibliotheca arabica scolasticorum*, et tant d'autres communiqués de découvertes de manuscrits, de monuments, etc., etc., et l'on imaginera un peu la richesse de renseignements, d'indications et de suggestions qu'offrait l'ensemble des travaux d'une seule section.

Et toujours c'était la leçon d'un maître. Un professionnel, vieil abonné des congrès scientifiques, me disait

n'avoir jamais eu cette impression, en semblables circonstances, d'une telle généralité de conclusions si hautement et sûrement établies. Il suffirait de citer le nom des principaux conférenciers pour convaincre de la sincérité de ce témoignage. Mais comment choisir ? Je nommerai immédiatement l'illustre linguiste Meillet, l'égyptologue Moret, puis le directeur des fouilles de l'Afghanistan, monsieur Foucher. Comment ne pas citer en même temps les distingués maîtres anglais Thomas, Margoliouth, Griffith, Eliot, et tant d'autres ! Il y aurait encore Littman le sémitiste, Zimmern l'assyriologue parmi les nombreux savants d'Allemagne; l'Américain Woolley, fameux rapporteur des fouilles d'Ur; Monsieur Lévi-Provençal de Morocco; l'Égyptien Hussein, les fameux rabbis Jacob et Levy... Je m'arrête; je ne pourrais jamais être complet, et je deviendrais de plus en plus injuste. Je ne veux cependant pas omettre le nom de celui que j'ai si souvent cherché du regard, et toujours en vain, le doux et modeste religieux que tout le monde savant honore comme le maître des archéologues bibliques, le Père Hughes Vincent, O.P., de Jérusalem, délégué du gouvernement français, et retenu par la maladie à Lyon.

Il resterait à souligner les principales conclusions posées ou du moins avouées, au cours de ces études. Elles sont nombreuses, et quelques-unes importantes. Je sais un professeur en questions scripturaires et orientalistes qui en a précieusement recueilli une bonne gerbe. Les revues spécialistes de ces matières en auront déjà noté la nature, la valeur et la portée, quand ces quelques lignes seront publiées là-bas. Je me contenterai d'attirer l'attention sur certains aveux concernant *l'Unité du livre d'Isaïe, l'attribution à Moïse des livres du Pen-*

tateuque, l'authenticité des Psaumes. On s'est particulièrement réjoui de reconnaître qu'un Dr Bauer, un rabbi Jacob et d'autres, tous non-catholiques, rejoignaient ainsi, au bout de si longues et laborieuses recherches, les conclusions de l'Eglise.

Que ne devrais-je pas dire encore ! Mais vraiment je n'ose pénétrer plus avant; je me perdrais dans cette immensité. Songez: tout l'Orient ! Et dès lors: des espaces infinis, blancs d'une éternelle coulée de soleil, des solitudes alourdies dans le rêve d'un trop long passé, la multitude des âmes mystérieuses qui n'ont jamais contemplé que des ruines, écouté que la voix des déserts. Que celui qui s'est un jour surpris, dans la mélancolique clarté d'un jour d'octobre, à l'entrée du plus vaste de ces déserts moroses et silencieux, s'ouvrant tout grand sur l'infinité des sables que les siècles n'ont jamais réussi à marquer que du trait blanc d'un ossement, essaie de deviner l'impression d'immensité, de plus en plus mystérieuse de lumière, de ruines et de fantômes, que finit par donner cette série d'études d'un congrès orientaliste.

* * *

Ce fond à l'orientale était tout de même admirable à voir, dans le cadre gothique du vieil Oxford, sous la lumière douce et voilée d'un ciel anglais.

C'est la lumière, nous dit-on, qui donne aux monuments des Iles Britanniques cet aspect adouci de vieilles choses frileuses et demi-souriantes, à travers leur manteau de houblon. Ne teinterait-elle pas encore les visages, les caractères et les esprits ? Il n'y a pas de doute que les Anglais doivent à cette lumière discrète et inter-

mittente leur caractéristique peau rosée, introuvable sous le tenace et audacieux soleil du midi. N'y a-t-il pas les mêmes tièdes clartés, plus douces qu'on ne serait porté à le croire, mais vraiment trop peu réchauffantes, dans leurs manières, leurs paroles et jusque dans leurs conceptions ? Voilà en tout cas, ce que j'ai cru reconnaître chez eux, tout particulièrement au cours de cette semaine où je les ai vus recevoir leurs hôtes, présider les séances, présenter de nombreux travaux, et donner ainsi à ce congrès une véritable couleur locale. Je songe avant tout à cette magnifique et glaciale scène d'ouverture, où le Lord président Chalmers, devant le vaste auditoire des membres du Congrès et des représentants de la haute société anglaise, reçut officiellement les délégués : la forte silhouette en gala, bien droite sous le dais finement sculpté du trône, décrétant solennellement que le dix-septième congrès orientaliste international s'ouvrait à Oxford, et qu'il allait donner le *shake hands* aux délégués devant défiler au pied de la tribune. Rien de plus ! Pas un geste, sûrement pas un cri, à peine un sourire. C'était puissant, peut-être beau ; mais que c'était froid ! J'essayais de me représenter une semblable réception dans une université française. N'est-ce pas que l'on imagine facilement l'académique discours d'ouverture, les éloges décernés à droite et à gauche... y compris la France, et la poignée de main, non annoncée, dans l'éclat de voix à haut timbre ? Et entend-on l'*Eccellenza*, les *bellissimi*, les *felicissimi*, et aussi le *fortissimo* de l'Italien fatigué de gestes et de cris, mais éclatant de tout le perpétuel soleil qui joue sur ses verts oliviers ! Sans doute, le contraste était plus frappant dans cette circonstance de nécessaire mise en scène. Il demeurerait cependant dans le mot calculé des présentations

et remerciements, dans la facture du travail, sans détour et sans phrase, où le point en question est énoncé dès la première ligne, et posé à chaque mot, devant l'auditeur, dans toute sa franche nudité. Quel est celui qui ne se disait pas intérieurement, au sortir de la première conférence de M. Foucher : un Anglais n'eut pas parlé une heure pour nous dire qu'on avait rien trouvé aux fouilles de Bacte. Ces positifs, qui encadraient leurs doctes hôtes du congrès d'une si belle légion de leurs savants, n'ont pas le goût des gens du midi pour les brillants de l'esprit ; leur ciel est d'un tranquille azur derrière les nuages qu'y traîne le vent des mers.

Et cependant, quel coin de cette industrielle Angleterre, qui rappellerait bien plutôt l'immatérialité au troisième degré d'abstraction des docteurs du moyen-âge, avait été choisi pour ce congrès ! Oxford est de fait une ville médiévale, comme Sienne, comme Bruges. Il n'y a rien à y faire qu'étudier, ou se reposer en rêvant du passé. Qu'on y hait bientôt ceux qui ne savent pas respecter son silence et sa méditation ! Nous sommes bien souvent tentés de souffler à la troupe de nos voisins de là-bas, *de passage* ici : oh ! ne parlez pas si fort, et puis, n'allez pas comparer à vos énormités sans grâce et sans honneur, ces vieux monuments si beaux dans le somnolent repos de leurs pieux souvenirs. Ils sont ainsi une vingtaine : *colleges*, allongés comme au hasard d'une tombée de fatigue, sur un coin du vaste tapis de pelouse, au bord de l'Isis ou de la Tamise, enveloppés de la dentelle de leurs clochetons et des brumes transparentes du ciel. On n'imagine pas la joie, surtout pour un moine, d'errer dans le silence de ces longs couloirs, qui sont vraiment, et qui furent naguère, des cloîtres. Dans celui de New College se promena jadis William Pitt ; Hobbes passa à Hertford

College, Duns Scot au Merton, Addison au Magdalen. Quel bienveillant regard, de leurs petits yeux de pierre clignants d'humour, ces témoins d'un vivant passé ont eu, toute cette semaine, pour les fils ou les dévots des vieilles terres semées des ruines monumentales de la véritable antiquité ! Je revois en esprit le *Garden Party* offert par le Dr. et Mrs Cowley, où nos vieux maîtres semblaient sentir si bien la cordialité de l'accueil, dans l'enceinte du vénérable Magdalen, qui avait fait ses pelouses plus vertes et ses bois plus mystérieux que jamais ce jour-là, et dont la "tour divine" semblait caresser ses hôtes de son ombre, aussi doucement qu'elle l'eût fait pour les longues générations de ses "anciens".

Ces savants en orientalisme n'en semblaient tout de même pas moins de singuliers *fellows*. Ils avaient, à la vérité, bien peu de chose du jeune athlète que l'on rencontrait en juin, sur la rue ou au Parc, en pantalon blanc et mantille de flanelle, coiffé de ses seuls cheveux fraîchement lustrés, se rendent d'un pas tout en enjambée, à la partie de tennis ou de rame, qui devait le reposer tout l'après-midi de l'étude du matin. Nos vieux maîtres du congrès avaient perdu depuis longtemps ces allures du vainqueur à la palestres; plusieurs d'entre eux n'avaient jamais soupçonné, chez l'humaniste et le gentilhomme, la part possible du *sportman*, dans ce mélange qui caractérise si bien l'étudiant anglais. Le savant en orientalisme n'est-il pas, plus que tout autre travailleur intellectuel, étranger à cette compréhension ? On dirait que la longue fréquentation de l'antique a opéré chez lui comme un recul. Il semble égaré dans les détails de notre vie courante, qu'il oublie ou auxquels il se heurte brutalement. Il a habité en esprit un si long et si beau passé, qu'il néglige ou méprise de s'adapter au présent qu'il ne

comprend pas. Est-ce aussi le trompeur mirage de la lumière orientale qui a mis, dans ses yeux et dans son esprit, ce sens fallacieux d'une réalité désormais hyperbolisée. Quoi qu'il en soit, ils étaient intéressants à voir, sur les bancs de l'Oxonien élancé et musclé dans sa beauté animale de jeune Grec, ces petits vieux, courbés, distraits, les yeux tirés par tant d'hiéroglyphes, ne voyant rien autour d'eux de ces pierres datées seulement du moyen-âge. Oh ! qu'ils ne m'en veulent pas de ces comparaisons ; à tout prendre, le rapprochement n'est peut-être pas à leur désavantage. Et, s'ils savaient combien je les ai admirés et aimés, dans ce qui leur tient le plus à cœur : leur science.

Je n'étais allé à ce congrès qu'à titre de curieux : on n'a pas toujours le droit d'ignorer jusqu'à l'existence des problèmes que l'on n'est pas appelé à résoudre. Mais je ne m'attendais pas, vraiment, à ce que la série de ces études orientalistes pût donner l'impression d'un tel déploiement d'activité intellectuelle. Un congrès scientifique, quel qu'en soit l'objet, n'est jamais sans doute une chose banale. C'est avant tout la rencontre des plus hautes compétences, réunies pour un échange de vues, un essai d'orientation dans l'union des efforts communs mieux connus et appréciés. Il y a là quelque chose qui tient, à la fois, de la douceur des réunions fraternelles, et de la solennité d'une assemblée conciliaire. L'amitié est bien vite sensible entre ces dévôts d'une même idée, qui se reconnaissent dans une parenté très intime, parce que spirituelle. Et puis ne sont-ils pas un peu aussi les représentants d'une chose sacrée, les gardiens d'un lambeau de la Vérité, et dès lors, d'autres continuateurs de l'œuvre du Verbe *qui éclaire tout homme venant en ce monde* ? Il était bien difficile en tout cas, si jeune et si profane que l'on fût, peut-être parce que jeune et profane,

de se défendre d'une profonde émotion, en se trouvant, cette semaine, dans le contact d'un demi-millier de ces maîtres. Qu'on les suppose aussi étrangers qu'on le voudra à notre propre travail, voire même à notre race et à notre éducation ! La rencontre était toujours possible dans ce domaine qui ne connaît ni frontières ni couleurs. Aussi avec quelle complète admiration nous les avons salués ! Nos constructions de nains nous ont déjà coûté de si jolis efforts ; et nous songions que ceux-ci ont fait des travaux de géants. On comprend alors combien ils nous semblaient grands et beaux, et pourquoi nous les mangions des yeux quand ils se levaient et s'avançaient pour parler, ces consacrés, ces couronnés, ces Pontifes de l'Esprit.

P. Raymond-Marie VOYER, O.P.

Oxford, 2 septembre 1928.

Dans l'Ordre

Canada.—Les Pères de notre Couvent d'Etudes, afin de répondre au désir de S. G. Mgr l'Archevêque d'Ottawa, se sont intéressés à la fondation d'une Société d'Etudes Religieuses sous le patronage de saint Thomas d'Aquin. Le but de cette société est de promouvoir l'étude, la diffusion et la défense de la doctrine catholique. Ses moyens d'action seront les œuvres de presse, des journées d'études, et surtout, des cercles qui organiseront des cours et des conférences. C'est le désir de Mgr l'archevêque d'Ottawa que ces cercles soient confiés, dans la Capitale, aux diverses Maisons d'Etudes.

Notre couvent d'Etudes a fondé un Cercle d'Etudes pour hommes, lequel a eu sa première réunion le 8 octobre, sous la présidence de Mgr l'archevêque. Une première série de cours sera donnée par le R. P. P.-M. Gau-

drault, professeur de théologie dogmatique, et aura pour sujet général: "*Le dogme catholique*". La première leçon a rappelé *la notion catholique du dogme*. Un observateur réputé, monsieur Ernest Bilodeau, a bien voulu écrire, pour la *Revue Dominicaine*, ses impressions sur cette première réunion :

"La nouvelle Société d'études religieuses dite de Saint Thomas d'Aquin a tenu sa première séance lundi 28 octobre, dans la grande salle du couvent des Dominicains à Ottawa." Voilà le fait-divers qu'ont mentionné plusieurs journaux, et dont on a plus ou moins parlé, le lendemain, dans les cercles susceptibles de s'y intéresser peu ou prou.

Ce qui est certain, c'est que la réunion a été trouvée fort intéressante par tous ceux qui y ont assisté, au nombre de cinquante ou soixante environ. On n'a pas souvent l'occasion de pénétrer à l'intérieur de la "Claustrum" monastique, et le sérieux du projet ajoutait encore à la curiosité, peut-être un peu inquiète, qui animait tous ces profanes attirés par une brève invitation. "Etudes religieuses", le terme n'est pas frivole et détonne franchement, avouons-le, avec les préoccupations courantes de chacun, en ce siècle désaxé, pourrait-on dire. N'importe, la bravoure parla et l'on fut au rendez-vous. Les parloirs blancs et vitrés se remplirent, à l'heure dite, d'auditeurs parmi lesquels d'éminentes personnalités, juges de la Cour Suprême, commissaires, députés, diplomates, tous rivalisant de cordialité et de cette simplicité chrétienne à laquelle nul ne saurait échapper en franchissant ce seuil monacal. Et du reste, Mgr l'Archevêque lui-même n'était-il pas déjà rendu, le premier pour ainsi dire sur le champ de bataille où allait se livrer un premier engagement tout pacifique, mais non dépourvu,

sans doute, de conséquences et de répercussions favorables aux âmes confiées au Pasteur suprême du diocèse ?

On pensait confusément à toutes ces choses en se rendant à la salle intérieure, toute blanche et ornée simplement de quelques portraits éloquents : le Pape Pie XI, le cardinal Rouleau, dont c'est ici le foyer et que maints d'entre nous eurent l'honneur d'y rencontrer naguère, paternel et accueillant, dès avant son élévation au trône épiscopal de Valleyfield. Est-il besoin de dire qu'une peinture représentant saint Thomas d'Aquin est aussi à l'honneur dans cette pièce que fréquentent chaque jour une centaine de jeunes scolastiques studieux et fervents ?

On salue en passant le bon Père prieur, le T. R. P. Paul-Arsène Roy, et l'on se regarde et s'évalue mutuellement du regard. Tous les bons diables ne sont pas là, mais tous ceux qui sont ici sont de bons diables, y compris votre serviteur. Fonctionnaires de tout acabit, médecins, hommes d'affaires, poètes et professeurs, mais tous doués de ce penchant indispensable qu'on appelle le sérieux d'esprit. Venus pour entendre et pour apprendre, et poussés, peut-être à leur insu, par le vide du siècle et l'agacement plus ou moins conscient que ressentent tous les esprits sincères devant l'incohérence et la dissipation qui marquent le moment où nous vivons. Tous à la recherche de l'équilibre, à une époque où il semble avoir disparu de la terre, l'équilibre et le sens rassurant de la Vérité. Nous perdons dans ce tumulte de plaisirs la vue de la nuée lumineuse, et nous errons inquiets dans le désert de notre brève existence. C'est donc un espoir et un réconfort que nous venons chercher ici, reconnaissants d'avance à qui va nous le procurer en proférant à nouveau, avec simplicité, les paroles de la vie éternelle.

Nous prenons place comme à l'école et voici Sa Grandeur Mgr Forbes, entourée des autorités en robe blanche. Le Père Régent prononce des paroles de bienvenue et de reconnaissance, auxquelles Sa Grandeur répond avec une toute paternelle simplicité, disant sa consolation de voir tant d'esprits d'élite réunis pour une si bonne cause. Le malheur des temps vient du peu de connaissances religieuses, et l'étude que nous entreprenons sous des maîtres éminents profitera à nos âmes et à celles de ceux qui nous entourent. La vérité est trop précieuse pour n'être pas proclamée, définie, élucidée à mesure des besoins et des époques. Celui qui l'a apportée sur la terre a désiré qu'elle soit enseignée à toutes les nations.

Il n'y a plus qu'à écouter le professeur, le révérend Père Gaudreault. Il s'assied à la tribune et parle d'emblée avec une simplicité qui ne pourra être égalée que par la clarté de sa parole disciplinée, fidèle, et faisant balle. Nulle ambiguïté dans ses expressions, pas de maquis dans la trame lucide de ses explications; nous nous surprenons à le suivre partout sans effort et sans inquiétude d'être laissés en arrière. Il part du pied gauche, comme dirait un troupiier, et nous emmène à sa suite, reconnaître le dogme et en faire le tour. Déjà des voiles se lèvent devant nos yeux, nous sentons le sol s'affermir et nos pas s'avancer en toute sécurité. Des horizons clairs se font pressentir, nous avancerons ensemble et tout allégrement dans la voie du savoir et de la consolation. Béni soit Celui qui nous a conviés, par la voix de ses ministres, des ouvriers de sa vigne, à ce festin où nos âmes trouveront substance et vigueur au milieu des fruits décevants que vont chercher en des plaisirs frivoles ceux que ne travaillent pas le souci du salut et le "tourment de Dieu."—E. B.

— Le dimanche 14 octobre avait lieu à Middle Sackville, N.B., l'ouverture et la bénédiction de nouvelle église dédiée à S. Vincent Ferrier. On sait que les PP. Dominicains ont pris charge de cette paroisse en 1925. Le Supérieur du Couvent est le R. P. Bourbonnière, le curé est le R. P. Marc Côté. Un missionnaire, le R. P. Beaulne, fait aussi partie du groupe, de même que les FF. Pie et André.

La messe solennelle fut chantée par M. l'abbé Fraser, ancien curé de Sackville et actuellement en charge de la "division" de Port Elgin et Melrose, et la cérémonie de bénédiction présidée par le T. R. P. Vanier, C.S.C., recteur de l'Université St-Joseph de Memramcook. Le sermon anglais fut donné par le R. P. Cashen, de la même université, et le sermon français, par M. l'abbé Landry, curé de Ste-Marie de Kent, lui aussi ancien curé local.

La construction de cette nouvelle église était nécessitée par l'augmentation de population et l'insuffisance de l'ancienne église du Rosaire, bâtie il y a quarante-trois ans.

Les plans de l'édifice sont dus à M. J. W. Doull et l'exécution à M. John Fillmore.

— Le "Rosaire pour tous" publie actuellement une liste impressionnante des bienfaiteurs et bienfaitrices de notre Mission du Japon. Cette liste demeure toujours ouverte et l'on est prié d'adresser ses offrandes au rédacteur de cette revue, le R. P. Bissonnette. Comme des départs auront lieu vraisemblablement chaque année, les nouveaux missionnaires se chargeront volontiers d'offrandes en nature: objets de piété et de culte, vases, ornements sacrés, articles ménagers, linge de maison. Sur l'opportunité de tel ou tel envoi particulier, il sera

bon de consulter le T. R. P. Provincial ou l'un de nos religieux.

— La visite de Mgr Murray, à Lewiston, le 7 octobre, a été marquée d'une belle cérémonie à la chapelle du Rosaire de Sabattus. A 7 heures 30, l'évêque se rendait à cette chapelle desservie par le R. P. Archambault, Supérieur des Dominicains. Au chœur avaient pris place les RR. PP. Archambault, Bacon, Barrière, Longtin, Masson, les Frères Thomas et Dominique et le Frère Hormisdas, des Frères du Sacré-Cœur. Dès l'arrivée de Mgr Murray, le R. P. Archambault lui souhaita la bienvenue, en français, puis le R. P. Bacon prononça quelques paroles appropriées, en anglais. Mgr Murray se leva ensuite et parla en français d'abord, puis en anglais, et procéda immédiatement à la bénédiction solennelle de la chapelle, puis au Salut du Saint-Sacrement. Mgr Murray, suivi de la foule, descendit ensuite au soubassement où avait été préparée une séance. Après la bénédiction de la nouvelle école paroissiale, Mgr Murray installa lui-même le crucifix au mur de l'école, puis une quinzaine d'élèves, dirigés par Mlle Bertha Caron, donnèrent une séance soulignée de chaleureux applaudissements.

— Le R. P. Hamel a donné le sermon de circonstance à l'occasion de la réunion traditionnelle des anciens élèves de l'Académie Ste-Brigide.

— M. Thomas Chouinard, de Rimouski, et M. l'abbé François-Joseph Normandin, du Séminaire de St-Hyacinthe, ont reçu l'Habit de saint Dominique, le premier sous le nom de Fr. Thomas-Marie, le second sous le nom de Fr. Hyacinthe.

— Le T. R. P. Pierre Granger a été réélu le 25 septembre Prieur du Couvent de Saint-Hyacinthe.

— Le monastère dominicain de Saint-Hyacinthe subit actuellement de coûteuses réparations, afin d'aménager deux étages, réservés exclusivement à la belle œuvre des retraites fermées. Il est probable que les travaux seront terminés en décembre et que dans les premiers jours de l'année prochaine, les retraites seront déjà organisées.

Le local sera spacieux et commode à la fois. Près de vingt-cinq chambres bien modernes seront à l'usage des retraitants. Ils auront une chapelle et une salle de récréation. Outre l'accès privé à l'église paroissiale et au Jardin des Pères, une véranda sera affectée à leur usage sur le toit.

Les retraites, prêchées et dirigées selon la liturgie et la spiritualité dominicaines, seront placées sous la protection spéciale de la Vierge du Rosaire.

Au moment d'aller sous presse, nous apprenons que Mgr Decelles, évêque de St-Hyacinthe, vient de publier au sujet de cette œuvre une Lettre pastorale des plus encourageantes, et nous prions Sa Grandeur de vouloir bien trouver ici l'expression de notre gratitude empressée.

— Son Eminence le cardinal Rouleau, archevêque de Québec, a été reçu officiellement à la Basilique de Montréal le dimanche 7 octobre, en la Fête du T. S. Rosaire, et le lendemain soir, à l'Hôtel de Ville. Le clergé lui avait offert ses hommages dans la matinée.

— Le R. P. Mauger a donné récemment deux conférences à Lewiston, Me., sous les auspices du Foyer Musical et de l'Association St-Dominique.

— Le R. P. Trudeau a prêché le 4 octobre, dans l'église des Franciscans de Québec, le panégyrique de S. François d'Assise.

— La date avancée jointe au manque d'espace nous contraint de remettre à plus tard le récit des Fêtes splen-

dides qui eurent lieu à Notre-Dame de Grâce, les 13, 14, 15 octobre à l'occasion du 75^e anniversaire de fondation de la paroisse.

Fra Domenico.

* ————— *

L'ESPRIT DES LIVRES

R. P. Papin ARCHAMBAULT, S.J. — "Le devoir professionnel" — Brochure de 125 pages. Editions de *La Vie nouvelle*, Montréal et Québec, 1928.

L'auteur est un homme de doctrine des mieux renseignés, comme en font foi ses brochures de propagande ou simplement le schéma révélateur qu'il propose chaque année aux conférenciers des Semaines Sociales. Cela n'empêche que tout son être ne soit tendu vers l'action; et de préférence, l'action sociale. Développer le sens social de nos compatriotes, c'est pour le populaire jésuite l'œuvre par excellence, et, dans un sens plus large que celui qu'il indiquait naguère, "l'œuvre qui nous sauvera".

Aux deux sexes, à tous les âges, en chaque état et même en chaque circonstance de vie, on peut et on doit inculquer de mille manières le sens social. De passage, dernièrement, dans une villégiature du nord, je lisais sur la porte de ma chambre l'affiche suivante: "Laissez cet endroit aussi propre que si vous deviez l'habiter demain." Puis à peine sorti sur la grand'route, celle-ci: "Dieu fait croître la forêt, l'homme s'applique à la détruire." C'est simple comme bonjour: autant de leçons à portée sociale dont le moindre d'entre nous peut bénéficier, et, par une conséquence palpable, la communauté entière ou une portion de cette communauté.

Cependant la classe professionnelle, opérant sur un champ plus vaste, et gardant encore, malgré une baisse inquiétante, son prestige auprès du peuple, assume par là même de plus strictes obligations. Il est si rare qu'un acte officiel, traitement médical, consultation, plaidoirie ou contrat n'ait immédiatement ou dans l'avenir sa répercussion dans le grand public. "Médecins, avocats, notaires, ingénieurs, — écrit M. Léon-Mercier Gouin cité par l'auteur, — nous devons avoir le sens exact de nos responsabilités.

Notre ignorance ou notre négligence peuvent entraîner des désastres. Il pourrait en résultat la ruine, la mort ou le déshonneur de ceux qui ont cru en nous." Et puis, à l'exercice même de la profession, il faut ajouter l'influence de la parole, des écrits, de la tenue morale. Qui dit professionnel dit vedette et le rôle des vedettes n'est pas uniquement de briller.

Le R. P. Archambault le redit avec instance dans ces pages qui contiennent, de l'aveu même du préfacier, Mgr L.-A. Pâquet, "tout un code d'honnêteté civique et de devoir d'état." Le mot code est bien choisi, puisque l'auteur procède par indications brèves et précises donnant par ailleurs au volume une apparence étriquée. Un traité compact, édité suivant toutes les règles du genre, ne serait guère lu de nos jours; celui-ci se met en poche comme le vade-mecum des intéressés. Ils y trouveront la plupart des principes en cause, avec de nombreuses applications, et assez de linéaments et références pour les guider dans l'examen plus ample de certains problèmes. Et si, comme on le donne à entendre, notre Semaine Sociale doit plus tard adopter pour sujet: *la profession*, j'imagine que les orateurs se sentiront obligés de recourir à ce manuel où déjà presque tous les jalons sont posés.

M.-A. L.

Damien JASMIN — "En regardant passer la vie" — 1 vol.
260 pp. avec préface de M. Antonio Perreault. Librairie d'Action canadienne-française, Montréal, 1928.

Dans cet ouvrage, d'allure et de ton si différents de sa précédente étude sur la Propriété, monsieur Jasmin n'abandonne pourtant pas le genre sérieux qu'il affectionne et qu'une vie de labeur longée d'épreuves physiques assez dures lui présente sans doute comme seul digne de son talent. Il part de l'étude réaliste et souvent minutieuse de faits authentiques pour nous livrer des leçons morales en parfait désaccord avec les goûts et préoccupations du monde moderne. Et de cette orientation stable il convient de le féliciter sans réserve.

Toutefois une réserve s'impose, et sur un point que j'estime important. Un ami de Vauvenargues, en lui écrivant au sujet de ses Pensées en cours d'édition, lui conseillait aimablement de retrancher *les plus communes*. Nous eussions volontiers, l'occasion aidant, suggéré la même opération à M. Jasmin, et nul doute que son œuvre déjà si méritoire y eût gagné en valeur et en intérêt.

De nos jours, plus encore qu'autrefois, l'esprit requiert d'être fouetté de mille manières pour réagir en face du vrai. Il faut élaguer d'un article ou d'un volume les énoncés trop ordinaires; ou du moins leur donner un accent particulier par le mouvement de la phrase et l'imprévu de l'image: sans quoi on risque de fatiguer l'attention au détriment des chapitres plus personnels ou mieux travaillés.

Ce serait grand dommage que l'auteur se dérobat dans l'avenir aux "sacrifices littéraires" proposés, car sa rectitude de jugement, ou pour mieux dire, sa santé d'âme en fait un moraliste accompli, et, pour la jeunesse en particulier, un guide d'autant plus autorisé qu'il sort de ses rangs. Nul excès de doctrine et nulle raideur ou véhémence de ton: pourtant, un courage que bien d'autres plumes laïques lui pourraient envier. Lisez pour spécimen son chapitre sur *la joie et le plaisir*. Au courant de bien des philosophies, il a l'audace de choisir, en déclarant que "l'anormal et l'immoral ne sont nulle part des modèles." Il professe que la soumission aux doctrines et aux pratiques de l'Eglise est la seule *méthode expérimentale* d'échapper aux tourments et aux scandales de la vie mondaine, ou de recouvrer la paix de conscience, quand on s'est engagé dans une voie apparemment sans retour.

Cette préoccupation d'exposer sans respect humain la pensée morale de l'Eglise se retrouve à chaque page d'un livre dont la critique ne saurait nier le caractère noble et l'accent généreux.

M.-A. L.

LES SOEURS GRISES — "Manuel de Diététique" — A
l'usage des Ecoles ménagères. Brochure de 400 pp.
Montréal, 1927.

En voyant disparaître peu à peu les constitutions robustes et les merveilleuses charpentes d'autrefois, on se demande si le régime alimentaire correspond suffisamment à la vie telle qu'on la mène et aux santés telles qu'on les voit. Sur le témoignage négatif des médecins, le Ministère de l'Agriculture s'est décidé, en 1902, à fonder et subventionner des cours ménagers, puis des écoles ménagères, où l'art culinaire tiendrait naturellement la première place. Le volume que nous présentons à nos lectrices est le fruit de l'enseignement donné dans les écoles des Sœurs Grises de Montréal. Il a reçu l'approbation élogieuse de personnes compétentes. Pour ma part j'ai comparé les différents "menus pour les malades" aux prescriptions d'ouvrages techniques et de médecins célèbres, et

j'y ai découvert une correspondance exacte jusque dans les moindres détails. Chez les maîtres d'hôtel, les chefs cuisiniers, dans toutes nos communautés et dans la plupart des familles, le volume est appelé à rendre les plus grands services, d'ordre à la fois économique et sanitaire. Auprès des dames de la meilleure société, il a encore sa raison d'être: elles y apprendront à faire la relève auprès du fourneau quand la bonne aura signifié trop brusquement son avis de départ, ou présenté sa *notice*, comme on dit... en anglais.

M.-A. L.

Gabriel TALLET — "Au seuil de la maison" — Poèmes.
Aux éditions d'art Radot, Paris.

G. Tallet revient au seuil de sa vieille maison en enfant, en philosophe et en poète, — surtout en poète. D'ailleurs, comme le disait A. Daudet, n'est-ce pas un peu être enfant qu'être poète, et de même entre la philosophie et la poésie, toutes deux occupées à abstraire l'idéal, n'existe-t-il pas une parenté assez rapprochée ?

G. Tallet est extrêmement avide de ressaisir son âme d'enfant par-delà l'intervalle des jours écoulés. Il y met une passion et un attendrissement qui touchent. On lui sent au cœur un culte profond des premiers rêves qu'il caressa autrefois. Ne met-il pas même à cette reconstitution de sa première petite personnalité une insistance qui finirait par paraître naïve si l'accent n'en était pas si sincère ?

Et, devant l'enfant d'hier, l'homme d'aujourd'hui trouve, fort à propos, à philosopher. C'est sans appareil, bien entendu. Le vieux thème lyrique de la rapidité des jours se faufile sans effort dans la frame des développements. Autour de ce leitmotiv mélancolique, de très beaux vers déroulent leur symphonie chantante. Mélancolie d'ailleurs qui n'est point malade. On la trouve même un peu artiste par endroit et l'on en veut à ce poète qui nous abandonne tout à coup à nos larmes pour se muer en esthète.

Le poète artiste, il est vrai, est homme du métier, qui connaît les secrets qu'on apprend des autres et peut-être en découvre qui sont bien à lui. On peut aimer ou non le dimanche "bleu" et telles autres notations vives du même genre que l'art moderne, même assez sage, ne réproouve plus entièrement, mais on admire malgré soi l'adresse du poète à jouer avec les couleurs, avec la lumière blanche, dorée ou rose (je renvoie pour exemples aux pp. 69, 72, 115, 140); on ne peut douter qu'il n'ait une particulière faculté

d'entendre les sons, tant il les transcrit avec un délicat sentiment musical. Il faudrait en dire autant des formes qu'il voit avec netteté et qu'il reproduit d'un dessin ferme et juste. Il marie avec art les plans de l'abstrait et du concret: le passage de l'un à l'autre est direct, hardi, et pourtant ne choque pas. On noterait encore la fécondité du développement. Sur la "vitre", par exemple, de très nombreux vers, adroits, agiles, poétiques, retracent depuis la composition chimique du verre jusqu'à ses plus modestes fonctions domestiques.

L'œuvre est "préfacée" d'un bois portant la signature de Serge de Feularde, raccourci gracieux et éloquent de tout l'ouvrage.

G. Lamarche, C.S.V.



ACCUSÉ DE RÉCEPTION

L'Île d'Orléans, superbe in-4° de 500 p., publié par la Commission des Monuments historiques de la Province de Québec, sous la direction et par les soins de M. P.-G. Roy, directeur des Archives de la Province. Orné de 400 gravures et de 14 illustrations en couleur, la plupart dues à l'excellent peintre Horatio Walker. Oeuvre unique en son genre, excellemment réussie, et dont il convient de féliciter les initiateurs et les exécutants.

Où va votre argent ?

Dépensez-vous tout ce que vous gagnez ?
Il est toujours possible de faire quelques économies. Economisez-vous autant que vous le pouvez ? Il est presque toujours possible d'économiser davantage.

Ce qui compte, c'est l'épargne régulière. Mettez de côté chaque semaine, chaque quinzaine ou chaque mois, une partie de votre salaire ou de vos revenus.

OUVREZ AUJOURD'HUI UN COMPTE D'EPARGNE

Banque Canadienne Nationale

Capital versé et réserve
\$11,000,000

Actif (au 30 novembre 1927)
\$148,702,000

SUCCURSALE à ST-HYACINTHE

E.-O. DESJARDINS, gérant

O'Reilly & Bélanger, Ltée

CHARBON et COKE

Toutes sortes

GROS et DETAIL

HUILE COMBUSTIBLE

Qualité garantie

Bureau, 38 $\frac{1}{2}$ rue Sparks

Téléphones: Queen 860 et 861

O T T A W A

Téléphone Est 8000

— 1868 —

60 ans

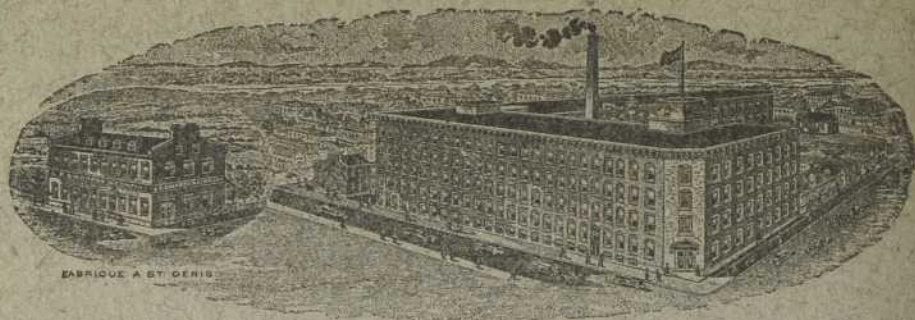
— 1928 —

au service du public

Dupuis Frères

LIMITÉE

Rues Ste-Catherine, St-André, Demontigny et St-Christophe
MONTREAL



L. E. CHARRON & COMPAGNIE

FABRICANTS DE VETEMENTS

Habits, Pardessus, Paletots, Uniformes

Attention spéciale aux commandes reçues des communautés.

RUE CASCADES,

ST-HYACINTHE, P.Q.

Capital Trust Corporation

Limitée

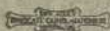
10 Metcalfe, Ottawa, Canada.

Capital Autorisé: \$2,000,000.00

Intérêt payé sur dépôts: 4% et 5%

Spécialité: Prêts aux Institutions Religieuses

CONSULTEZ-NOUS LORSQUE VOUS DESIREZ EMPRUNTER



Imprimée par

ADJ. MENARD, 987, boulevard Saint-Laurent

Tél. Lancaster 1907

MONTREAL